

REVUE DE PRESSE

Le Paradoxe de John

création avec Le Festival d'Automne à Paris

La Commune CDN Aubervilliers
du 7 au 16 novembre 2025

Théâtre de La Bastille
du 26 novembre au 6 décembre 2025



Liste des présences presse à La Commune - CDN Aubervilliers

Presse audiovisuelle

BLANCHARD Sandrine (Le Monde) - France Inter / *Le Masque et la plume*
DUPEYRON Inès - France Culture / *L'Expérience*
LABORY Marie - France Culture / *Les Midis de Culture*
LAPORTE Arnaud - France Culture / *Comme un samedi*
LESQUELEN Pierre (DéTECTIVE sauvage) - France Inter / *Le Masque et la plume*
MINAUDIER Anouk - France Culture / *Comme un samedi*
PASCAUD Fabienne (Télérama) - France Inter / *Le Masque et la plume*
RICHEUX Marie - France Culture / *Le Book Club*
RIPOCHE Lise - France Culture / *Les Midis de Culture*
SIGALEVITCH Anna - France Inter / *Le Masque et la plume*
SORBIER Marie - France Culture / *Le Point Culture*
SOULAIMANI Zineb - Le Beau Bizarre
SPRENG Eberhard - Deutschland Funk
YSEBAERT Anaïs - France Culture / *Comme un samedi*

Presse quotidienne

COMMEAUX Lucile - Libération
CROIZER Callysta - Les Échos
GAYOT Joëlle - Le Monde
MOULÈNE Claire - Libération

Presse hebdomadaire

HÉLUIN Anaïs - Politis
PEREZ Mathieu - Le Canard enchainé
PORQUET Jean-Luc - Le Canard Enchainé

Presse mensuelle et périodique

BAKHTI Marouane - Mouvement
BEDARIDA Catherine - Mouvement
DERUISSEAU Bruno - Les Inrocks
LE TANNEUR Hugues - Transfuge
SOURD Patrick - Les Inrocks

Presse web

BLAUSTEIN-NIDDAM Amélie - Cult.News
BOUQUET Vincent - Sceneweb
BOUTEILLET Maïa - Paris Mômes
BOURSIER Sylvie - Un Fauteuil pour l'orchestre
GALLET Bastien - AOC
GROSOS Mathis - Instagram / *Dramathis*
HOTTE Véronique - Hottello Théâtre
LASSERRE Guillaume - Médiapart
MEVEL Mathieu - I/O Gazette
PLETTENER Yannai - Revue Pleins Feux
TOUZALIN Félix - Projet Média

Liste des présences presse au théâtre de La Bastille

Presse audiovisuelle

BARBIER Jules - France Culture / *Comme un samedi*
BOSSON Charles - France Culture / *Les Midis de Culture*
COURTOIS Laurence - France Culture
DELACROIX Oriane - France Culture / *Fictions / Théâtre et Cie*
DEKYVERE Victor - France Télévisions
GOUMARRE Laurent - France Inter
LAPORTE Arnaud - France Culture / *Comme un samedi*
MAALOUF Muriel - RFI
NEGULESCO Illinica - France Inter / *Le Masque et la plume*
NDOYE Aïssatou - France Culture / *Les Midis de Culture*
PARADOU Pascal - RFI / *De vive(s) voix*

Presse quotidienne

CHESSEL Luc - Libération
DIATKINE Anne - Libération
FABRE Clarisse - Le Monde
INISAN Victor - Libération

Presse hebdomadaire

JEAN Thomas - Marie-Claire
MATHIEU Belinda - Télérama
PORTE Sébastien - Télérama
VAN Egmond Nedjma - L'Obs

Presse mensuelle et périodique

BÉTARD Daphné - Beaux-Arts Magazine
BEYRAND Adèle - Mouvement
BOIRON Chantal - UBU
BRIANCHON Jean-Christophe - Théâtre(s)
CORLIN Thomas - Mouvement
De LOGIVIÈRE Jean-Roch - Mouvement
EBRAS Rémy - Actualité de la scénographie
GLEYZE-ESTEBAN Samuel - L'Humanité
HAOUADEG Karim - Revue Europe
JEAN-CALMETTES Aïnhoa - Mouvement
JOLY Patrice - Revue ZeroDeux
MAZLOUMAN Mahtab - Actualités de la scénographie
ROUDIL Danaé - Mouvement

Presse web

BERLAND Alain - Crash Magazine
BORDERIE Olivier - AOC
BOURMEAU Sylvain - AOC
Claro - Le Clavier cannibale
CORREZE Catherine - Manithea
FRANCK Sarah - Artchipels

JACQUET Amaury - Publik'Art
Le PERSONNIC Wilson - Indépendant
Le TANNEUR Hugues - AOC
LÉPINGLE Gaël - Planch'Arts
SOULAIMANI Zineb - Le Beau Bizarre
MOUGNE Emmanuelle - Instagram / *Buroduo*
PLANTIN Marie - Sceneweb
THIBAULT Élie - Plays To See
TOUSSAINT Floriane - La Parafe
TROMMELEN Sophie - Arts mouvants

Presse étrangère

ARKHIPOVA Anastasia - Screenstage
FUCHS Jörn Florian - Deutschland Radio
MALDINI Pier Paolo - Corriere Della Serra
SYKOROVA Marie - Český Rozhlas (radio-télévision publique tchèque)
VOUDIKLARIS Yiorgos - Athens International Radio 104.4 FM

Liste des parutions presse

Presse audiovisuelle

Dimanche 23 novembre 2025 - France Inter / *Le Masque et la plume* - Table ronde critique
Samedi 22 novembre 2025 - France Culture / *Comme une samedi* - Avec Philippe Quesne, Laura Vazquez, Céleste Brunnquell, Dominique Gonzalez-Foerster et Julien Perez
Mardi 18 novembre 2025 - France Inter Partenariat - Annonce
Lundi 17 novembre 2025 - RCJ / *Le Spectacle Cult* - Critique par Amélie Blaustein-Niddam
Lundi 10 novembre 2025 - France Culture / *Les Midis de Culture* - Avec Philippe Quesne
Lundi 10 novembre 2025 - France Culture / *Le Regard culturel* - Critique par Lucile Commeaux
Mercredi 22 octobre 2025 - RFI / *De vive(s) voix* - Avec Laura Vazquez. Annonce du *Paradoxe de John*
Mardi 21 septembre 2025 - France Inter / *Le Grand atelier* - Philippe Quesne aux côtés de Laura Vazquez

Presse quotidienne

Lundi 17 novembre 2025 - Libération - Critique par Lucile Commeaux
Vendredi 14 novembre 2025 - Le Monde - Critique par Joëlle Gayot
Jeudi 13 novembre 2025 - Les Échos - Critique par Callysta Croizer
Lundi 22 septembre 2025 - Libération / *Rentrée scènes 2025* - Annonce

Presse hebdomadaire

Mercredi 26 novembre 2025 - Télérama Sortir - Annonce critique par Fabienne Pascaud
Mercredi 19 novembre 2025 - Télérama - Critique par Fabienne Pascaud
Mercredi 12 novembre 2025 - Télérama Sortir - Portrait de Céleste Brunquell
Mercredi 10 septembre 2025 - Télérama / *Supplément FAP 2025* - Portrait de Philippe Quesne

Presse mensuelle et périodique

Novembre 2025 - Théâtral - Portrait de Philippe Quesne
Novembre 2025 - Beaux Arts Magazine - Annonce
Octobre 2025 - Beaux Arts Magazine - Annonce
Octobre 2025 - Théâtre(s) - Annonce
Septembre - Octobre - Novembre 2025 - Mouvement - Annonce
Septembre 2025 - Les Inrockuptibles / *Supplément rentrée scènes 2025* - Annonce

Presse web / Critiques

Lundi 1^{er} décembre 2025 - Les Inrocks.com - Critique par Bruno Deruisseau
Samedi 29 novembre 2025 - Publikart.net - Critique par Amaury Jacquet
Vendredi 28 novembre 2025 - Coups d'Œil.fr - Critique par Jean-Cristophe Briançon
Jeudi 27 novembre 2025 - Mouvement.net - Critique par Marouane Bakhti
Jeudi 27 novembre 2025 - Blog Médiapart.fr - Critique par Guillaume Lasserre
Jeudi 27 novembre 2025 - Le Clavier Cannibale - Critique par Claro
Dimanche 23 novembre 2025 - I/O Gazette.fr - Critique par Matthieu Mével
Lundi 17 novembre 2025 - Un Fauteuil pour l'Orchestre.com - Critique par Sylvie Boursier
Dimanche 16 novembre 2025 - Webthéâtre - Critique par Véronique Hotte
Dimanche 16 novembre 2025 - Hottellothéâtre.fr - Critique par Véronique Hotte
Jeudi 13 novembre 2025 - Cult.News - Critique par Amélie Blaustein-Niddam
Mercredi 12 novembre 2025 - Le Monde.fr - Critique par Joëlle Gayot
Mercredi 12 novembre 2025 - Les Échos.fr - Critique par Callysta Croizer

Lundi 10 novembre 2025 - Sceneweb.fr - Critique par Vincent Bouquet
Lundi 10 novembre 2025 - Libération.fr - Critique par Lucile Commeaux
Vendredi 7 novembre 2025 - Télérama.fr - Critique par Fabienne Pascaud
Vendredi 7 novembre 2025 - Télérama.fr - Portrait de Céleste Brunquell par Kilian Orain

Presse web / Annonces

Mardi 16 décembre 2025 - Les Inrocks.com - Annonce dans la sélection spectacles
Mercredi 4 décembre 2025 - Télérama.fr - Annonce dans la sélection spectacles
Mardi 2 décembre 2025 - Libération.fr - Annonce dans la sélection spectacles
Jeudi 27 novembre 2025 - Télérama.fr - Annonce dans la sélection spectacles
Mardi 25 novembre 2025 - Libération.fr - Annonce dans la sélection spectacles
Lundi 24 novembre 2025 - Les Inrocks.com - Annonce dans la sélection spectacles
Mardi 18 novembre 2025 - Libération.fr - Annonce dans la sélection spectacles
Lundi 17 novembre 2025 - Les Inrocks.com - Annonce dans la sélection spectacles
Mardi 11 novembre 2025 - Libération.fr - Annonce dans la sélection spectacles
Dimanche 9 novembre 2025 - Inferno-magazine.com - Annonce de la scénographie de
La Mélancolie des dragons
Jeudi 2 octobre 2025 - Sceneweb.fr - Annonce
Samedi 6 septembre 2025 - Libération.fr - Annonce
Jeudi 4 septembre 2025 - Télérama.fr - Annonce

PRESSE
AUDIOVISUELLE



Provenant du podcast
Le Masque et la Plume



Avec

- **Anna Sigalevitch**, journaliste et auteure
- **Fabienne Pascaud**, journaliste chez Télérama
- **Pierre Lesquelen**, critique à I/O Gazette et Déetectives sauvages, dramaturge et enseignant-chercheur
- **Sandrine Blanchard**, journaliste française

“Le Paradoxe de John” de Philippe Quesne

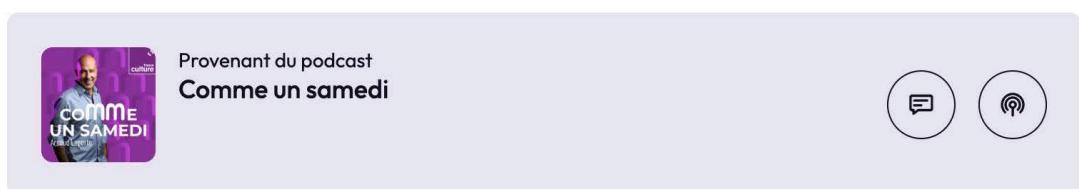
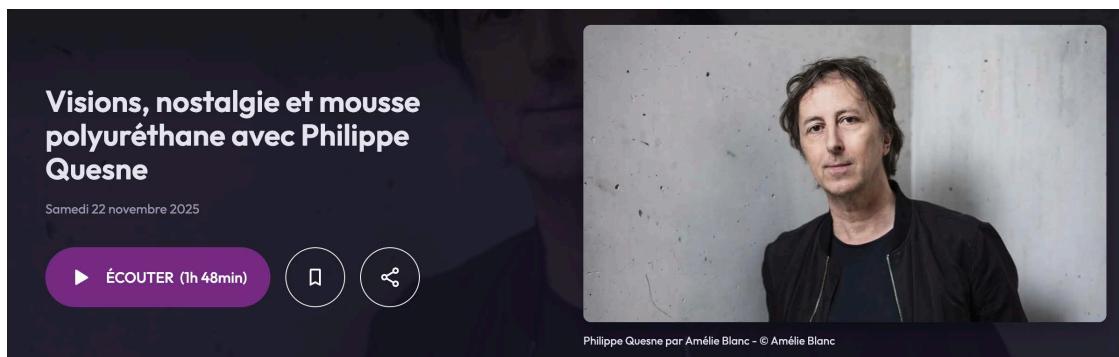
La gardienne du lieu y reçoit trois zozos, si je puis dire, deux jeunes femmes et un homme plus âgé, qui portent santiags, peau d'ours ou perruque rousse.

Autrefois cet endroit était l'appartement d'un gars qui s'appelait Serge et qui y invitait des artistes et aujourd'hui les trois visiteurs sont invités eux aussi, à créer avec les objets mis à leur disposition. Une chaise, suspendue, accrochée par une corde, du lino imitation parquet, des formes non identifiées recouvertes de couvertures grises. Et ils s'y mettent. **Ça donne des créations au ridicule assumé.** D'une sculpture en polystyrène à une éruption de mousse.

La pièce est un écho à “l'Effet Serge”, spectacle créé par Philippe Quesne il y a près de 20 ans. Et pour le texte, Philippe Quesne s'est inspiré de poèmes de Laura Vasquez, avec qui il avait déjà travaillé. La distribution réunit Isabelle Angotti, Marc Susini, Céleste Bunnquell – vu notamment dans la série “En Thérapie” et Véronika Vasilyeva Rije.

Le Paradoxe de John de Philippe Quesne, c'est au théâtre de la Bastille à Paris, du 26 novembre au 6 décembre, la pièce se jouera ensuite au Théâtre Garonne, à Toulouse, du 22 au 25 janvier, au Lieu Unique, de Nantes en mars, des dates sont prévues jusqu'en juin prochain.

A ECOUTER ICI A 36'08



Carte blanche au metteur en scène Philippe Quesne qui, avouons-le, a un petit côté magicien, voire chimiste du théâtre ! Il convoque des chaises suspendues, des santiags, des taupes, des déambulations, du lino, des paradoxes et le poète Paul Nougé.

Avec

- Philippe Quesne, metteur en scène, plasticien et scénographe
- Laura Vazquez, poétesse et romancière
- Céleste Brunnquell, comédienne
- Dominique Gonzalez-Foerster, artiste plasticienne
- Perez, chanteur, musicien

Philippe Quesne est metteur en scène de théâtre, mais il a d'abord suivi une formation d'arts plastiques. Ceci explique peut-être son goût pour les tableaux qu'il crée avec merveille, faits d'objets, de formes mouvantes, de fumée.

La Démangeaison des ailes, en 2003, est sa première pièce : on y découvre un appartement bricolé avec du polystyrène et du plexi, et une bande improbable — une ex-juriste, un géomètre, un chien, des étudiants en arts, et même la mère de Philippe Quesne.

Depuis, il a créé une trentaine de pièces ! Parmi lesquelles *La Mélancolie des dragons*, *Big Bang*, *Farm Fatale*, *Swamp Club*, *Crash Park*, *Le Jardin des délices*. Et aujourd'hui, *Le Paradoxe de John*, qui dialogue directement avec *L'Effet de Serge*, une pièce créée en 2007, qui connut un très grand succès.

Philippe Quesne nous emmène dans son univers, et il est en bonne compagnie. Au programme :

- ★ coup de foudre artistique avec Laura Vazquez, poétesse et romancière
- ★ performance qui gesticule avec Céleste Brunnquell, comédienne
- ★ Exotourisme avec Dominique Gonzalez-Foerster, artiste et réalisatrice, et Julien Perez, compositeur, musicien, interprète et artiste
- ★ LIVE MUSIQUE par EXOTOURISME
- ★ LIVE PAROLE en deux temps avec des lectures de Laura Vazquez et Céleste Brunnquell

Que faire de la solitude en création ?

Une des choses que Philippe Quesne aime dans le travail du théâtre, outre que c'est un art total, c'est le fait de ne pas travailler seul... Les romanciers, les artistes peintres ou artistes visuels, raconte-t-il, sont avec la matière en solitaire, alors qu'au théâtre : "*On fait semblant de répéter et je dis bien semblant, parce que c'est tout à fait rassurant d'avoir des gens autour de soi qui cherchent avec vous, que ce soient les interprètes, les musiciens, les danseurs, les collaborateurs techniques....*"

Pour la grande artiste plasticienne Dominique Gonzalez-Foerster, invitée de la carte blanche, c'est la même chose : "*J'adore jouer toute seule dans ma chambre c'est clair, et je pense que c'est une condition artistique, mais le collectif j'aime aussi. Déjà depuis les Beaux-Arts, avec Philippe Parreno par exemple on faisait des choses ensemble !*"

La poétesse et romancière Laura Vazquez, sur la question de la solitude, reparle du passé : alors qu'elle commençait à publier de la poésie, en parallèle elle pratiquait la "lecture-performance". Mais elle vivait alors en Espagne, devant un public qui ne comprenait pas ce qu'elle disait ! "*Il a fallu que je travaille beaucoup cette forme pour réussir à tenir, maintenir l'attention de ce public qui ne comprenait pas ma langue, mais pouvait quand même être attentif à un rythme, un rebond sonore, un mouvement respiratoire...*" Cette attention au rythme a toujours une place capitale dans son art, comme vous pouvez l'entendre dans la lecture qu'elle donne durant la carte blanche.

L'histoire d'une reconversion au théâtre

Avant de rencontrer Philippe Quesne, Laura Vazquez avait un rejet du théâtre, à cause d'un souvenir de son adolescence : "*J'ai fait une option théâtre au lycée mais à cette époque, j'avais beaucoup d'angoisses. Et dans le théâtre de Perpignan, je me souviens des bruits, bruits des manteaux, bruits des pas sur scène. C'était la bourgeoisie perpignanaise qui était de sortie, et ça ajoutait à cette angoisse adolescente.*" Laura Vazquez se dit alors que le théâtre n'est pas un chemin pour elle pour l'écriture, et c'est comme ça qu'elle s'est dirigée vers la poésie.

Mais un jour... Philippe Quesne lui écrit et s'installe une fructueuse collaboration. Elle écrit pour la pièce *Le Jardin des Délices*, ou plutôt "*pour Philippe*", et elle va voir cette pièce : "*Ça faisait des années que je n'étais pas allée au théâtre, et je ne m'attendais pas à aimer... Mais j'ai adoré. J'ai beaucoup ri, ça m'a ému, et ça m'a guérie de mon rapport froid-fermé, cloisonné et un peu bête que j'avais au théâtre. J'ai découvert que c'était le lieu d'une grande puissance physique, corporelle, du mot, par la respiration, par le son. Et maintenant, j'écris pour le théâtre et j'espère continuer.*"

Les actualités de nos invité·e·s :

★ La nouvelle création de Philippe Quesne, *Le Paradoxe de John* :

- Paris, Théâtre de la Bastille, du 26 novembre au 6 décembre 2025
- Toulouse, Théâtre Garonne - scène européenne, du 22 au 25 janvier 2026
- Berlin, HAU, du 20 au 21 février 2026
- Paris, 7L, du 24 février 2026
- Hamburg, Kampnagel, performances autour du spectacle, avec Laura Vazquez, du 26 au 28 février 2026
- Nantes, Le Lieu Unique, du 3 au 5 mars 2026

- Bordeaux, Théâtre national Bordeaux Aquitaine, du 10 au 13 mars 2026
- Prochaines expositions de Dominique Gonzalez-Foerster : *Météorium* à la Pinacoteca de São Paulo au Brésil du 30 août 2025 au 1^{er} février 2026, et une exposition personnelle au John Morgan Studio à Londres du 6 novembre au 20 décembre
- Le premier roman de Julien Perez, *Hommages*, est paru aux éditions P.O.L (janvier 2025)
- Le nouveau roman de Julien Perez, *NyxX*, paraîtra en mars 2026 chez P.O.L
- Nouvelles chansons en tant que PEREZ à paraître en décembre 2025 sur 2 compilations du label La Souterraine intitulées : *Des cadences de ouf et Levogyre*
- Concert de PEREZ le 5 février à la Folia, Belleville, soirée La Souterraine
- On peut rappeler que le dernier livre en date de Laura Vazquez, *Les Forces*, est paru aux éditions du sous-sol en août dernier, et qu'il a gagné le prix Les Inrockuptibles du roman français 2025, et le prix Décembre 2025

Sons diffusés pendant l'émission :

- Archive de Sophie Perez, la patronne de la compagnie le Zerep, dans *Affaires Culturelles* sur France Culture, le 17 juin 2022
- Extrait du film *Blade Runner*, de Ridley Scott (1982), inspiré par Philip K. Dick, avec une BO de Vangelis
- Générique de la série TV *Buffy contre les vampires*, et chanson *All the Things She Said* du groupe t.A.T.u.
- Archive de Paul Nougé, RTB, janvier 1967
- Musique de Morton Feldman sous la lecture de Céleste Brunnquell, *The Viola in my life III*

THÉÂTRE

Le paradoxe de John par Philippe Quesne au Théâtre de la Bastille du 26 novembre au 6 décembre 2025

Par Valérie Guédot

Publié le mardi 18 novembre 2025 à 17h31 | 2 min |  PARTAGER



Le paradoxe de John - Martin Argyroglo

Philippe Quesne ravive le souvenir d'une de ses premières pièces, "L'Effet de Serge", à 18 ans d'intervalle. Un partenariat France Inter.

Accompagné par la poésie songeuse de Laura Vazquez, Philippe Quesne crée une nouvelle pièce, réunissant une petite communauté délicatement décalée, qui interroge avec humour et mélancolie la place de l'art, dans notre vie quotidienne.

Le Paradoxe de John réactive le souvenir d'une des premières pièces du metteur en scène. En 2007, *L'Effet de Serge* campait un être solitaire qui, dans son appartement, organisait chaque dimanche des spectacles pour ses proches. Cette pièce dessinait un imaginaire poétique et drôle mais aussi un territoire étrange où coexistaient la solitude de l'inventeur mélancolique et l'attention de son cercle d'amis. C'est de cette tension entre recherche obsessionnelle et besoin de partage que naissent aujourd'hui les péripéties d'un groupe d'amis, affairé à l'aménagement d'une galerie d'art. De l'effet au paradoxe, subsiste l'esprit d'un théâtre de proximité avec le public, témoin d'une composition polyphonique pour humains et non humains, inventions plastiques et poétiques.

« Le deal entre nous, c'est la grande liberté que je peux prendre par rapport à la matière qu'elle a écrite, comme un jeu littéraire. C'est la raison pour laquelle je ne peux pas dire que c'est une pièce de Laura Vazquez, même si je vais utiliser des fragments de ses textes. Elle va également passer en répétitions, ce qui peut être particulièrement intéressant car dans *Le Paradoxe de John*, la performance littéraire pourrait être une séquence en soi. J'aime énormément quand les auteurs ou autrices lisent leurs propres textes, je suis très attiré par ces performances à la fois sonores et poétiques, par la puissance qui s'en dégage. D'ailleurs, Laura Vazquez a une manière d'incarner ses propres mots qui est passionnante. Elle est une véritable partenaire de travail et j'aime notre jeu de troc, qui m'inspire beaucoup. » Philippe Quesne



Le paradoxe de John - Martin Argyroglo

En 2007, *L'Effet de Serge* campait un être solitaire qui, dans son appartement, organisait chaque dimanche des spectacles pour ses amis. Ses miniatures – une à trois minutes – dessinaient un imaginaire poétique et drôle mais aussi un territoire étrange où coexistaient la solitude de l'inventeur mélancolique et l'amitié de son cercle de spectateurs patients.

« La pièce posait la question de comment faire du théâtre, avec ce personnage de *Serge*, inspiré par l'acteur Gaëtan Vourc'h, qui produisait de courtes performances absurdes de trois minutes à partir d'effets spéciaux, devant ses amis, lesquels changeaient régulièrement puisque la distribution des interprètes ne se stabilisait jamais, avec des invités dans chaque ville de tournée. » Philippe Quesne



Le paradoxe de John - Martin Argyroglo

De cette tension entre quête obsessionnelle et besoin de partage émergent aujourd'hui les pérégrinations d'un personnage affairé à l'aménagement d'une galerie d'art, entouré de ses convives. De l'effet au paradoxe, subsiste l'esprit d'un théâtre de proximité avec le public, témoin d'une composition polyphonique pour humains et non humains.

« Nous entamons les répétitions pour *Le Paradoxe de John* dans le décor de l'époque, une façon de remettre en jeu un univers familier, comme si mes personnages se passaient le relais. Cette fois la pièce est centrée sur le comédien Marc Susini, il serait une sorte d'amateur d'art ou d'organisateur de soirées de poésie, qui aurait repris et transformé l'appartement de *Serge* en galerie, ouverte à ses convives. » Philippe Quesne



Le paradoxe de John - Martin Argyroglou

Les textes de la poète et romancière **Laura Vazquez** en habitent le livret, prolongement évident d'une collaboration entamée avec *Fantas magoria* et *Le Jardin des Délices*, deux pièces présentées au Festival d'Automne en 2022 et 2023.

► Distribution

Conception, mise en scène et scénographie **Philippe Quesne**.

Avec **Isabelle Angotti, Céleste Brunnquell, Marc Susini, Veronika Vasilyeva-Rije**.

Textes originaux **Laura Vazquez**.

Costumes **Anna Carraud**.

Collaboration technique **François Boulet, Marc Chevillon**.

Production **Alice Merer, Vivarium Studio**.

Dans le cadre du **Festival d'Automne de Paris**

« Paradoxe de John » de Philippe Quesne

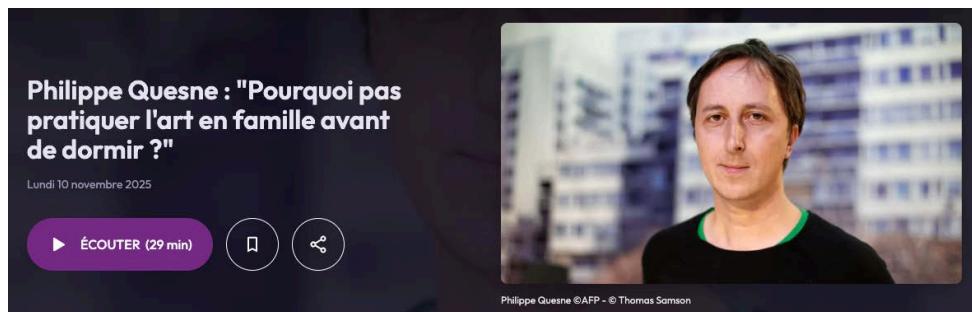


Emission: [Le spectacle cult - Amélie Blaustein Niddam](#)

Le spectacle cult – Amélie Blaustein Niddam



<https://radiorcj.info/diffusions/paradoxe-de-john-de-philippe-quesne/>



Deux ans après la douce apocalypse du “Jardin des délices”, le metteur en scène Philippe Quesne revient avec “Le Paradoxe de John”, une pièce où l’on joue très sérieusement à créer des œuvres d’art.

Avec

- Philippe Quesne, metteur en scène, plasticien et scénographe

Cela fait maintenant plus de vingt ans que le public suit les aventures des personnages du théâtre de Philippe Quesne de pièce en pièce. De *La Démangeaison des ailes* à *La Mélancolie des dragons*, en passant par *Swamp Club* ou *L’Effet de Serge*, on aura vu la troupe du Vivarium Studio s’essayer à toutes formes d’expériences collectives. Fringués comme des cowboys, ces doux rêveurs traversent des espaces temps inconnus et cherchent à tâtons des moments de beauté.

Dans *Le Paradoxe de John*, Philippe Quesne revient au minimalisme de ses débuts et particulièrement à celui de *L’Effet de Serge*, dans lequel le public était invité à assister à une série de petits spectacles que Serge concevait dans son appartement, pour les montrer à ses amis les dimanches après-midi. Ici, Serge a légué son appartement à Annie (la merveilleuse Isabelle Angotti) qui en a fait un atelier-galerie, dans lequel des artistes sont invités à créer à partir de rien ou presque. Sur scène, cinq individus se mettent donc à faire des propositions artistiques, avec tout le sérieux et la fantaisie que requièrent un tel jeu.



Isabelle Angotti et Veronika Vasilyeva-Rije dans "Le Paradoxe de John" de Philippe Quesne - © Martin Argyroglo

Dans l'espace qui fût l'appartement de Serge, cinq personnages s'essaient à différentes formes d'art (installation, sculpture, poésie, performance...) sous le regard attentif des autres. Philippe Quesne invente une nouvelle forme d'utopie, un monde de l'après dans lequel on peut prendre le temps d'expérimenter : *“Depuis une dizaine d'années, j'ai l'impression de faire des pièces où on pourrait être légèrement après une grande catastrophe. Peut-être que les personnages ont oublié que le monde avait été révolu, peut-être qu'il y a eu un accident nucléaire et qu'on est dans un abri antiatomique. Je disais souvent aux comédiens : vous êtes tranquilles dans cet appartement, ne vous inquiétez pas, on a le temps.”* Dans cet univers parallèle, la création échappe à la nécessité de production : *“C'est important de continuer à pratiquer des choses qualifiées de futiles. Et c'est vrai que dans la science ou dans les arts, on a besoin de temps, on a besoin de chercher, on a besoin de rater.”*

Une scène en particulier, durant laquelle les deux plus jeunes artistes rampent sous le lino sous le regard bienveillant des autres, laisse le metteur en scène rêveur : *“J'avais l'impression d'une famille, qui peut-être à 19h ou 20h, avant d'aller se coucher, après le repas, s'autorise une performance à la maison. Il y a bien des gens qui font des activités en amateurs, qui prennent des cours de chant, de musique, de danse, d'aïkido pourquoi pas de pratiquer l'art en famille, comme ça, le soir ?”*

Plus d'informations

- Philippe Quesne présente *Le Paradoxe de John* à la Commune du 7 au 16 novembre 2025.

Puis en tournée :

- 26 novembre – 6 décembre 2025 – Théâtre de la Bastille
- 22 – 25 janvier 2026 – Théâtre Garonne - scène européenne Toulouse
- 20 – 21 février 2026 HAU – Berlin (Allemagne)
- 24 février 2026 - 7L – Paris / performances autour du spectacle, avec Laura Vazquez
- 26 – 28 février 2026 (dates tbc) – Kampnagel – Hamburg (Allemagne)
- 3 – 5 mars 2026 – Lieu Unique Nantes
- 10 – 13 mars 2026 - Théâtre national Bordeaux Aquitaine

Générique : Conception, mise en scène et scénographie Philippe Quesne. Avec Isabelle Angotti, Céleste Brunnquell, Marc Susini, Veronika Vasilyeva-Rije et Marc Chevillon. Textes originaux Laura Vazquez. Costumes Anna Carraud. Collaboration technique François Boulet, Marc Chevillon. Production Alice Merer / Vivarium Studio

Les extraits sonores

- Tadeusz KANTOR parle de sa vision du théâtre dans l'émission "Notre temps", France Culture en 1972
- Extrait de la pièce *Le Paradoxe de John*
- La poétesse Laura Vazquez évoque sa collaboration artistique avec Philippe Quesne dans *Les Midis de Culture* en 2024
- La chanson de fin : "Falling in love again" de Marlene Dietrich

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-book-club/dans-la-bibliotheque-de-philippe-quesne-8539452>



Provenant du podcast
Le Regard culturel



Le metteur en scène et scénographe donne à son mythique spectacle "L'Effet de Serge" une réjouissante suite, qui donne joyeusement à penser la performance et la création artistique contemporaine dans le rire et une forme de détente bienvenue.

Ce matin je vous parle de théâtre, de performance et d'art contemporain, à l'occasion de la création d'un nouveau spectacle cet automne, qui s'appelle *Le Paradoxe de John*, signé Philippe Quesne avec la collaboration de l'autrice Laura Vasquez, dans lequel il campe une poignée de personnages dans une galerie d'art. Un spectacle étrange et drôle, et qui trouve dans cette drôlerie une manière particulière à mille lieux de celle qui affecte souvent le milieu de la performance et de l'art contemporain.

Ça commence par une voix, une dame plutôt âgée vêtue d'un pantalon à patte d'eph, d'une casquette violette et de lunettes de soleil souhaite la bienvenue à trois artistes dans sa petite galerie, où elle entend, dit-elle, organiser bientôt une première biennale. Eux regardent avec un mélange de satisfaction et de circonspection : un rectangle couvert de lino imitation parquet, où cohabitent des objets laissés par d'autres artistes avant eux : un établi, des bonbonnes d'hélium pour la plupart vides, un appareil à fumée, des chutes de lino, une chaise suspendue à un crochet et du matériel pour le son. Dans cet espace, le temps d'une journée, les personnages s'organisent, se déguisent, montent de petites performances : l'un propose une expérience chimique qui produit en quelques secondes un amas de mousse spectaculaires, l'autre une danse rituelle où on s'affuble de structures en polystyrène, une autre encore lit de la poésie enroulée sans un pan de linoléum, le tout devant le regard à la fois enthousiaste et méfiant de la propriétaire.

Moquette violette VS carré blanc

Philippe Quesne, c'est un metteur en scène et scénographe qui travaille depuis une vingtaine d'années un théâtre proche de l'installation. Souvent ses personnages y débarquent sans qu'on sache exactement ce qui les unit ou ce qui les amène là ; et puis dans un pur présent, celui de la représentation, ils inventent leur vie commune, sous forme de performances, parfois absurdes, souvent comiques. *Le Paradoxe de John* est la suite d'un de ces premiers spectacles : *L'Effet de Serge*, dans lequel un dénommé Serge recevait dans son appartement des gens qui venaient faire des performances courtes, entre une et trois minutes. L'espace est le même, comme le raconte avec nostalgie la propriétaire, on a seulement enlevé la moquette violette et la table de ping-pong. Cette nostalgie infuse tout le spectacle, il y a des fantômes sur le plateau, fantômes d'autres performeurs, d'autres spectateurs aussi, d'autres objets et d'autres idées. Philippe Quesne fait ainsi de son *Effet de Serge* un diptyque, mais aussi d'une certaine manière, il le consacre comme un classique.

Et j'ai pensé à un autre classique du théâtre pendant la représentation, qui parle aussi de performance et d'art contemporain, mais pas du tout de la même manière : une des pièces les plus jouées en France et traduites dans le monde depuis sa création en 1994, un des plus gros succès du théâtre privé : j'ai nommé *Art* de Yasmina Reza. L'histoire de trois amis rassemblés dans le salon de l'un d'entre eux, qui vient d'acquérir pour une coquette somme une toile entièrement blanche. Dans le salon bourgeois, on débat de la valeur de cet art contemporain réputé imbitable, mais aussi du mode de vie des uns et des autres, jusqu'à s'engueuler franchement, puis gribouiller dessus avant de se réconcilier au restau.

Art est une comédie de mœurs que je trouve personnellement assez pauvre, notamment parce que la manière dont le public est amené à rire de l'art contemporain, sa pratique et son goût, est à bien des égards celle de la moquerie pratiquée par le personnage principal à l'égard de son ami : quel idiot d'avoir mis autant d'argent dans un tableau tout blanc. Le théâtre de Philippe Quesne, qui travaille l'arbitraire de la pratique artistique contemporaine comme une forme d'absurde, donne de l'air à ce débat un peu vain et mortifère ; le rire qu'il provoque ne joue pas contre ses moyens mais avec eux. On pourrait dire que c'est comme la pièce de Yasmina Reza une forme de satire, mais de la satire joyeuse et surtout créatrice.

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-regard-culturel/le-regard-culturel-chronique-du-lundi-10-novembre-2025-2113538>



DE VIVE(S) VOIX

«Les forces» de Laura Vazquez: un roman d'apprentissage onirique

Publié le : 22/10/2025 - 17:37

 Écouter - 29:01

 Partager

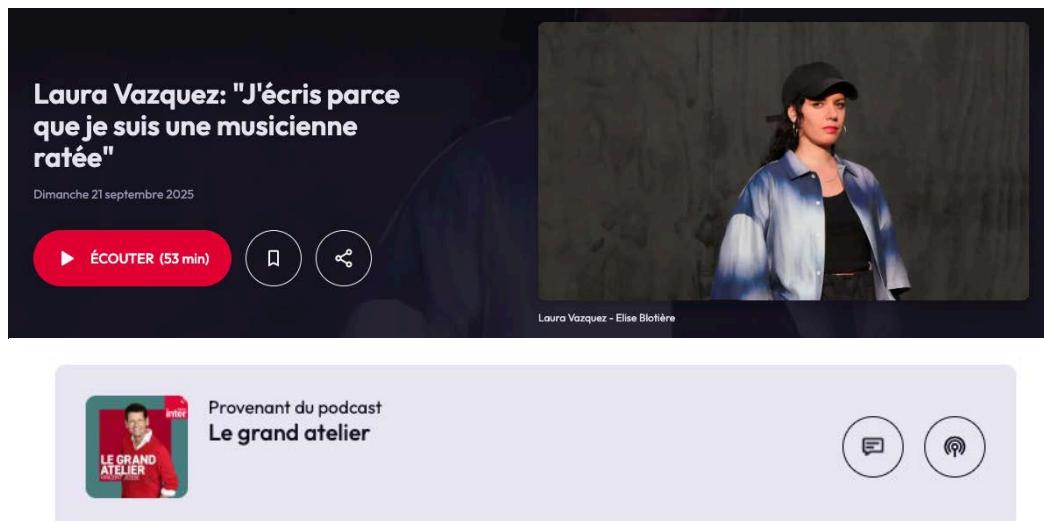
 Ajouter à la file d'attente

Dans cette narration, l'autrice Laura Vazquez reprend et détourne les motifs du roman d'apprentissage.

27"54" - 28"41"

"Laura Vazquez, d'un prénom à un autre, vous serez à l'affiche du Festival d'automne dans quelques jours avec *Le Paradoxe de John*, pièce mise en scène par Philippe Quesne (...)"

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/de-vive-s-voix/20251022-les-forces-de-laura-vasquez-un-roman-d-apprentissage-onirique>



"Les Forces", c'est l'histoire d'une jeune femme qui n'est pas d'accord avec l'ordre social. Un roman d'apprentissage qui alterne le prosaïque et le théorique en un éclair, une narration entre le tragique et le comique. À ses côtés, le metteur en scène Philippe Quesne.

Avec

- **Laura Vazquez, poétesse et romancière**

Laura Vazquez fait partie de cette génération d'écrivaines de moins de quarante ans qui bouscule la langue, lui donne un coup de pieds pour l'animer, la rendre vivante. On se surprend parfois à lire à voix haute, sa poésie et sa prose.

Son invité est Philippe Quesne, metteur en scène, plasticien, scénographe, il a dirigé le théâtre des Amandiers de Nanterre. Il a fait entendre dans son spectacle "Le jardin des délices", il y a deux ans, la langue de Laura Vazquez et c'est à nouveau le cas dans la nouvelle pièce qu'il prépare, "Le paradoxe de John".

Laura Vazquez a publié son deuxième roman "Les Forces" aux Editions du Sous-Sol.

"J'ai beaucoup de très jeunes lecteurs qui viennent dans les rencontres, ce sont souvent des personnes qui écrivent aussi. Quand j'étais jeune, j'ai pu être réconfortée moi aussi par un livre et si je peux rendre ça, c'est formidable."

"Mes livres, je ne les écris pas toute seule mais toujours en présence d'autres voix !"

Ces voix sont très nombreuses, ce sont celles de Kafka, Flaubert, Tolstoï en ce moment avec ses journaux. C'est par ses lectures, les notes qu'elle prend que son écriture se métabolise.

Pour Philippe Quesne, également, la création se fait avec d'autres : "dans ce que j'essaie de mettre en scène depuis une vingtaine d'années, les pièces s'inventent au fur et à mesure des répétitions, les choses ne sont pas forcément prédéterminées ou préécrites. Dans "Les Forces", Laura Vazquez invente une nouvelle position du lecteur. Il y a l'audace de nous embarquer dans la façon d'écrire dans la matière, dans une sorte d'espace mental et d'aventure en même temps".

"Comme la plupart des personnes qui écrivent, je pense que je suis une musicienne ratée."

Laura Vazquez : " j'ai renoncé à des tas de choses. Pour moi, l'art immense c'est la musique et je n'ai pas fait ça. J'ai renoncé à des tas de trucs dans la vie, quand on choisit de vivre quelque part, on ne vit pas ailleurs, quand on choisit de voir telle personne, on ne voit pas tel autre, donc voilà, j'ai renoncé à beaucoup de choses, et puis ensuite, je pense que le refus de renoncement dont vous parlez, c'est peut-être, d'une certaine manière, l'essence même de la poésie, en tout cas le tout début du sentiment de poésie".

"Je n'écris pas de texte biographique ou autobiographique, ce n'est pas du tout une voix que j'explore ou que j'ai explorée dans ma vie, mais il se trouve que j'ai sous la main en permanence une sorte de petit échantillon social contemporain qui est moi-même. Donc forcément des petits bouts de moi finissent par apparaître dans mes textes. Il y a beaucoup de dissemblances entre la narratrice du roman et moi-même."

"Quand j'écris, j'espère aller vraiment plus loin que ma propre pensée, que ma propre personne dans la vie quotidienne"

"Parce que sinon, c'est très étroit. J'écris, d'une certaine manière, pour échapper à ça, pour échapper au réel, pour échapper à moi-même, donc ce n'est pas pour y revenir sans arrêt".

Pour Laura Vazquez, la rencontre avec Philippe Quesne a été très importante sur le plan artistique : " en réalité, Philippe et moi, on se connaît très peu dans la vie, on s'est croisés à peine quelques fois, mais sur le plan artistique, il y a quelque chose qui se passe d'immédiat. J'ai découvert sa mise en scène de mon texte "Le Jardin des Délices" après tout le monde. J'ai trouvé qu'il y avait beaucoup de strates de profondeur, et puis cette manière d'utiliser le texte, ça a été pour moi, quelque chose de très surprenant. Ce qui est toujours pour moi très saisissant dans une œuvre d'art quand elle me touche, c'est toujours la même chose, c'est que je me dis : "mais ça tient ! Ca tient comment ? Ca tient et ça ne devrait pas tenir !" Il y a des choses les unes à la suite des autres et ça tient, ça forme une œuvre et là il y a un grand mystère et j'ai senti ça quand j'ai vu la pièce de Philippe. Il y a plein d'éléments qui m'ont beaucoup touchée par leur mystère, un mystère non résolu, mais ça tient exactement comme dans certains films de Lynch ou dans des œuvres de Kafka".

"D'abord ce sont des mots, ce sont des mots et ensuite la phrase les avale, les aspire"

Pour Laura Vazquez, il y a quelque chose d'organique, de presque physiologique, en tout cas de corporel au moment de l'écriture, du premier jet en tout cas. La première fois que le texte arrive, il y a quelque chose qui arrive assez vite et qui est poursuivi et le texte peut avancer.

Le conseil culturel de Laura Vazquez :

Un livre, "L'anniversaire de toutes les choses" de Roxana Hashemi, qui est poète et qui a publié ce livre en novembre 2024 aux éditions Nous. C'est un livre assez court, de poèmes plutôt verticaux au niveau de la forme, très aéré, très précis, étrange, puissant, très beau.

Le conseil culturel de Philippe Quesne :

Un film de Bertrand Mandico : "La Déviant Comédie", tourné sur le plateau des Amandiers de Nanterre quand Philippe Quesne en était le directeur. Il sera projeté pour une séance unique le lundi 29 septembre à 20 h au cinéma Odéon Paris 6ème.

L'agenda culturel :

De la danse à Aix en Provence, ce sont les quarante ans du ballet Preljocaj. Le Pavillon noir, le lieu qui abrite le ballet propose des répétitions publiques (il y en a une, mardi, à 18h), des rencontres, des films, des spectacles pour célébrer cet anniversaire et ces quarante années de création.

A Strasbourg, vendredi commence le festival européen du film fantastique, jusqu'au 5 octobre : 130 films de genre, des films du patrimoine mais aussi des avant-premières, comme « L'Homme qui rétrécit » de Jan Kounen avec Jean Dujardin et « Bugonia » de Yorgos Lanthimos, avec Emma Stone.

Au cinéma, mercredi : "Rembrandt", de Pierre Schoeller avec Romain Duris et Camille Cottin, "Une bataille après l'autre", Di Caprio filmé par Paul Thomas Anderson et la comédie "Classe moyenne", d'Anthony Cordier, une bataille entre deux couples, Laurent Lafitte et Elodie Bouchez et Ramzy Bedia et Laure Calamy. Rendez-vous samedi dans "On aura tout vu" à 10h sur Inter.

Les rencontres d'Astaffort célèbrent les langues de France, les langues régionales chères à Francis Cabrel. Début jeudi, jusqu'au 3 octobre : vous verrez et écoutez des artistes qui écrivent et chantent en breton, martiniquais, corse alsacien, basque, occitan et catalan.

Programmation musicale :

- Parcels : *You Got Me Fellings*
- Enchantée Julia : *Ballade*
- Gossip : *Standing in the way of control*

PRESSE
QUOTIDIENNE

«Le Paradoxe de John»: Quesne amuse la galerie d'art

Le metteur en scène transforme la scène du théâtre de la Commune d'Aubervilliers en lieu d'exposition, où se multiplient performances et installations en direct sur fond de poésie.

C'est d'abord une voix qui s'élève depuis les coulisses, celle, irrésistiblement drôle dès les premières secondes, d'Isabelle Angotti, compagne de longue date de Philippe Quesne. Les mains en avant, précautionneuse, elle fait le tour du propriétaire à trois hurluberlus arborant perruques et/ou santiags. Deux jeunes filles et un homme plus âgé (Céleste Brunnquell, Veronika Vasilyeva-Rije et Marc Sussini) explorent doucement un rectangle tendu de lino imitation parquet, encombré d'objets plus ou moins techniques, plus ou moins mystérieux: du matériel de son, des bombonnes de gaz, des néons sur lesquels défilent des textes en lettres lumineuses, et des masses oblongues recouvertes de tissu.

Le nouveau spectacle de Philippe Quesne, écrit en collaboration avec Laura Vazquez, ne raconte pas la vie d'une galerie d'art, il est une galerie d'art, dans laquelle une poignée de personnages vont créer une heure vingt durant performances et installations. La distinction est de taille, on peut même dire qu'elle a quelque chose d'éthique: il ne s'agit pas pour Philippe Quesne, qui pratique le théâtre en plasticien, de représenter la création, mais de la créer, dans une redondance profondément jouissive, comique et libératrice.

Drôlerie. Il y a plus de quinze ans, le metteur en scène donnait probablement son plus beau spectacle, *l'Effet de Serge*, dans lequel un type étrange

invitait chez lui des «artistes» à présenter de très courtes performances. Philippe Quesne réinvestit à la fois cette forme et cette histoire, puisque le plateau du *Paradoxe de John* n'est autre que ce même appartement: un lieu hanté de performances passées, et dont les fantômes se réveilleront dans une séquence où culmine la bizarre drôlerie du spectacle. Sur le lino, et dans le lino, on crée donc: une procession déguisée dont les costumes de polystyrène finiront par former une sculpture grotesque, une lecture de poésie allongé au sol, l'éruption spectaculaire d'une mousse blanchâtre obtenue par réaction chimique, ou encore l'enveloppement d'une chaise dans un plastique transparent – et si on appelle ça «le Kyste de ma mère». Qu'on fasse de l'art, qu'on parle, ou qu'on ouvre une bouteille de champagne, qu'on visite ou qu'on vernisse, tout sur le plateau est création. C'est

que tout fait performance, dans une continuité particulièrement réconfortante entre la banalité des énoncés quotidiens et la poésie lyrique et sensuelle de Laura Vazquez. Le monde de Quesne est curieux, dans tous les sens du terme.

Libérateur. En élaborant avec *le Paradoxe de John* un diptyque, Philippe Quesne consacre une ma-

nière, sans doute celle qu'il réussit le mieux, et avec elle, une croyance profonde et simple dans le présent pur de la représentation: un moment suspendu et privilégié dans nos vies sans cesse mises à profit, un moment pour lire, penser, faire la fête et créer. La performance, dans ce qu'elle recèle d'absurde et d'arbitraire, devient un temps gratuit et libérateur, dont l'énergie

circule allègrement entre la scène et la salle.

LUCILE COMMEAUX

LE PARADOXE DE JOHN
conception, mise en scène et scénographie: PHILIPPE QUESNE. Texte: Laura Vazquez. Au Théâtre de la Commune à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis) jusqu'au 16 novembre. Au théâtre de la Bastille (75011), du 26 novembre au 6 décembre, puis en tournée.



Veronika Vasilyeva-Rije entourée des fantômes du plateau. PHOTO MARTIN ARGYROGLIO

Avec « Le Paradoxe de John », l'art divague au propre comme au figuré

La création du scénographe Philippe Quesne est jouée au Théâtre de la Commune

THÉÂTRE

Réitive aux explications de texte, mais propice aux réveries intérieures. La dernière création du scénographe et metteur en scène Philippe Quesne proposée jusqu'au 16 novembre au Théâtre de la Commune, à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis), semble ne délivrer aucun message d'aucune sorte. Sans doute, se dit-on troublé par l'apparente vacuité du propos, faudrait-il se contenter d'éprouver en temps réel cette représentation sans chercher à lui extorquer une finalité.

Si *Le Paradoxe de John* tire son origine d'un spectacle précédent (*L'Effet de Serge*, créé en 2007) et s'appuie sur des textes originaux de la romancière Laura Vazquez, le projet divague, aux sens propre et figuré, au cœur d'une galerie d'art en chantier. Au sol, un linoléum imitation bois, en l'air, une chaise suspendue, à jardin, une table sur tréteaux censée être la maquette du lieu, à cour, des bougies à taille humaine recouvertes d'un feutre, en fond de scène, une zone intermédiaire, sas d'entrée ou remise à outils.

Débordements

Avant d'être une galerie, l'endroit était, explique sa gardienne (la formidable Isabelle Angotti, pilier de l'univers de Quesne), l'appartement de Serge. L'homme est parti, sa maison est mise à la disposition d'artistes désireux d'y accomplir leurs propres performances. Ce que feront les visiteurs du jour affublés de perruque rousse ou platine, de peau d'ours, à leurs pieds des chaussures de randonnée ou des santiags. Curieux look qu'adoptent les acteurs Céleste Brunnquell, Marc Susini et Veronika Vasilyeva-Rije.

Ces cow-boys entrent à pas de loup sur le plateau et ne tardent pas à se l'approprier en commentant, extatiques ou sceptiques, leurs éphémères créations dont le ridicule assumé n'a d'égal que l'ineptie charmante : recouvrir la chaise suspendue d'un voilage transparent et lui trouver un inti-

tulé, s'enrouler dans le lino, activer les fumigènes, disserter de l'orientation de rails lumineux où défilent en biais les mots de Laura Vazquez. Un ensemble de gestes dérisoires accomplis sous la menace d'un collègue activiste (le régisseur Marc Chevillon) qui transforme l'eau en mousse expansive susceptible de noyer l'espace.

Dans *L'Effet de Serge*, Philippe Quesne mettait en scène un artiste qui, chaque dimanche, conviait ses proches à assister à ses performances, aucune d'entre elles n'excédant trois minutes. Dix-huit ans plus tard, les trois minutes sont devenues une heure vingt. Une dilatation du temps qui fait écho au travail du scénographe. Ses spectacles sont des tentatives de sculpter la durée partagée entre interprètes et spectateurs.

Pas une mince affaire que de rendre concrète, vivante et palpable cette durée alors que rien de spectaculaire ne se produit. *Le Paradoxe de John* se tient à la lisière du vide et du néant. Or, le moindre geste et la moindre parole peuvent y devenir déflagration, allégorie, dénonciation. Mais de quoi ?

Face à une représentation qui ne fournit pas de mode d'emploi, c'est à chacun, selon son envie, sa réceptivité, son humeur, de déterminer (ou pas) à quel bois se chauffent les performances jouées. Un indice, toutefois, fournit une piste biographique. En septembre, Philippe Quesne quittait la direction de la Ménagerie de verre à Paris sur fond de méSENTENTE avec ses financeurs (un fonds de dotation privé). De là à supposer qu'il règle ses comptes avec cette réalité en fictionnant l'hypothèse d'une galerie où l'art, tourné en ridicule, n'aurait plus rien à dire, il n'y a qu'un pas qu'incite à franchir cet ironique et désarçonnant *Paradoxe de John*. ■

JOËLLE GAYOT

« *Le Paradoxe de John* », de Philippe Quesne. Théâtre de la Commune. Aubervilliers, jusqu'au 16 novembre. Théâtre de la Bastille, Paris, du 26 novembre au 6 décembre (Festival d'automne).

culture

La drôle de logique de Philippe Quesne au Théâtre de La Commune

THÉÂTRE

Le metteur en scène plasticien soulève « Le Paradoxe de John ». Suite logique de « L'Effet de Serge », la pièce explore le monde de l'art dans son versant absurde. Une drôle de promenade poétique dans un appartement transformé en galerie foutraque.

L'art a ses raisons que la raison ignore. Dix-huit ans après le succès de « L'Effet de Serge », Philippe Quesne retrouve le Vivarium Studio pour cogiter sur « Le Paradoxe de John ». Installé au Théâtre de La Commune, à Aubervilliers, le metteur en scène et plasticien réaménage son appartement en galerie d'art où l'absurde devient la mesure du banal.

Dans la continuité de la pièce de 2007, quatre artistes sont accueillis dans l'appartement du fameux Serge par une amie de ce dernier, qui la laisse disposer des lieux pour organiser une exposition d'art. Rien d'inouï jusqu'ici puisque le propriétaire avait lui-même coutume d'y tenir des micro-spectacles dominicaux pour un cercle d'intimes.

Temps au ralenti

Pourtant la pièce dans laquelle ils entrent par une baie vitrée – béante – ne semble pas avoir reçu de public depuis longtemps : à moitié en travaux, on y trouve pêle-mêle un établi, des micros, des bon-

bonnes d'hélium – dont certaines sont vides – ou encore une chaise suspendue à un crochet.

Le temps d'une journée, les cinq invités investissent cet espace atypique à travers des performances et des installations à la fois éphémères et improbables.

Dans cette atmosphère planante où le temps semble courir au ralenti, leurs excentricités se mêlent aux textes poétiques de Laura Vazquez (prix Décembre 2025 pour « Les Forces »), collaboratrice du metteur en scène dans « Fantasmagoria » et « Le Jardin des délices ».

Glissant en continu sur des enseignes LED ou déclamés par les artistes, ils prolongent l'attitude d'étonnement contemplatif face au décor hyperréaliste. Dans ce théâtre de proximité et pourtant lunaire, Philippe Quesne dévoile une galerie de portraits comiques d'une niche d'amateurs d'art, s'exprimant par exclamations monosyllabiques et laissant leurs phrases s'évanouir en points de

suspension.

Isabelle Angotti est excellente en amie de Serge – avec ses jeans patte d'eph, lunettes de soleil et casquette violette – de même que Céleste Brunnquell et Veronika Vasilyeva-Rije en performeuses inspirées.

Derrière leurs airs de doux rêveurs, les cinq interprètes façonnent leurs œuvres avec une conviction telle qu'elle déteint, mine de rien, sur les spectateurs. Loin de tomber dans l'aporie, « Le Paradoxe de John » déplie une pensée poreuse, et ainsi fructueuse, entre rêve et réel.

Le Paradoxe de John

de Philippe Quesne.

Textes de Laura Vazquez.

1 h 30.

Jusqu'au 16 novembre au Théâtre de La Commune (à Aubervilliers), puis du 26 novembre au 6 décembre au Théâtre de la Bastille (à Paris) et en tournée en 2026. Dans le cadre du Festival d'Automne.

Demandez les programmes !

[...]

LE PARADOXE DE JOHN

de PHILIPPE QUESNE avec
des textes de Laura Vazquez
Dix-huit ans après *l'Effet de*
Serge, le metteur en scène se
recentre à nouveau sur un
homme seul (campé par
Marc Susini) dans son appar-
tement, transformé en gale-
rie d'exposition. La musique
de John Cage, la poésie de
Laura Vazquez, la drôle de
poésie de Quesnes... une
nouvelle création très atten-
due.

**Au théâtre la Commune à Auber-
villiers (93) du 7 au 16 novembre ;**
au théâtre de la Bastille à Paris,
**dans le cadre du Festival d'au-
tomne, du 26 novembre au 6 dé-
cembre ; au Théâtre Garonne à**
Toulouse (31), du 22 au 25 janvier
2026 ; puis à Nantes, Bordeaux...

[...]

PRESSE
HEBDOMADAIRE

Le Paradoxe de John

De Laura Vazquez, mise en scène de Philippe Quesne. Durée : 1h30. À partir du 26 nov., 20h30 (du mer. au ven., lun., mar.), 18h (sam.), Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, 11^e, 01 43 57 42 14, festival-automne.com. (12-26 €).

TTT Depuis ses débuts dans la mise en scène, le plasticien Philippe Quesne fait cohabiter hommes et femmes de bonne volonté avec le vivant sous toutes ses formes. Dans un appartement devenu galerie d'art, trois artistes extravagants cherchent à séduire la maîtresse des lieux, l'irrésistible comédienne Isabelle Angotti. Si leurs performances naïves lui plaisent, elle organisera une biennale d'art... Caricature de l'art contemporain ? Soutenu par une musique qui se joue des tubes comme des classiques, Quesne transforme plutôt la scène en authentique fabrique d'art où le public participe avec de plus en plus d'empathie aux installations débridées de performeurs qui y jouent leur vie. Et l'art de sublimer les riens du quotidien, de réconcilier avec la bienveillance, la douceur, la lenteur, le flottement. Une petite merveille. – **F.P.**

LE BILLET DE FABIENNE PASCAUD

Comme *Le Paradoxe de John*, spectacle minimaliste où les comédiens s'expriment, se déplacent avec une lenteur, une douceur, une attention à l'autre comme il n'en existe qu'ici justement, dans l'univers irréel et matériel à la fois du plasticien-metteur en scène Philippe Quesne. À 55 ans, il reste l'unique artiste à s'acharner, depuis ses débuts en 2003, à faire cohabiter hommes et femmes de bonne volonté avec des créatures animales, minérales, végétales, et même des fantômes. À l'image, dans un coin du plateau, de ces statues vivantes recouvertes de couvertures, et qui émettent parfois de bizarres sons. C'est plutôt du « Paradoxe de Philippe » et non de John qu'il s'agit ici.

Son dernier opus fait ainsi diptyque avec *L'Effet de Serge* (2007), une des premières œuvres de cet utopiste, tout ensemble mélancolique et joyeuse. On y découvrait comment un solitaire maladroit, Serge, offrait chaque dimanche à de très patients amis, dans son appartement à la moquette violette, un petit show bricolé de sa façon. C'est dans le même appartement, mais sans moquette, que Serge (désormais absent) a voulu transformer en galerie d'art, que se déroule *Le Paradoxe de John* écrit avec Laura Vazquez, poétesse elle aussi passionnée de vivant. La maîtresse des lieux – l'irrésistible Isabelle Angotti, actrice fétiche du metteur en scène et qui l'incarne jusque dans son corps flottant, sa voix à la lacinante politesse – y a invité trois artistes dingue-ment emperruqués : Céleste Brunnquell, Veronika Vasilyeva-Rije, Marc Susini. À eux d'imaginer des performances à base d'un matériel hétéroclite : linos, chaises, néons, bonbonnes de gaz, matériel de son. Si leurs travaux lui plaisent – on va les voir l'un

Sublimer les riens du quotidien, la formule gagnante de Philippe Quesne.



Le Paradoxe de John
Théâtre
Philippe Quesne

TTT
1h20 | Mise en scène Philippe Quesne | Festival d'automne du 26 nov. au 6 déc. au Théâtre de la Bastille, Paris 11^e, tél. : 01 53 45 17 17. Puis du 22 au 25 jan. au Théâtre Garonne de Toulouse.

après l'autre tout tenter avec les moyens du bord –, elle organisera une biennale d'art...

Le Paradoxe de John pourrait passer pour une caricature de l'art contemporain, tel « *Art* », de Yasmina Reza. Entre soi complaisant d'un milieu hors-sol, exercices farfelus d'hurluberlus possédés par le démon créatif : il n'en est rien. Soutenu par une musique qui se joue des tubes (de Marlene Dietrich à Daldala) comme des classiques (de Schubert à John Cage), se fait dansante ou inquiétante, le plasticien qu'est resté Philippe Quesne transforme la scène en authentique (et belle !) fabrique d'art. Le public participe avec de plus en plus d'empathie aux installations débridées de performeurs qui semblent jouer leur vie ; il se prend à créer avec eux, redécouvre ce qu'« art » signifie. C'est-à-dire, chez Quesne, sublimer en scène les riens du quotidien et l'instant pur de la représentation. Nous réconcilier avec la vie, enfin, prendre le temps du flou et du flottant. Entre ironie et mélancolie, son œuvre, emplie de bienveillance, relie soudain avec tendresse les spectateurs au vivant tout autour. Politique, mystique ? À déguster sans modération.

CÉLESTE BRUNQUELL

INTERVIEW INTÉGRALE
SUR TELERAMA.FR



Son visage nous est familier depuis son rôle dans «En thérapie». Philippe Quesne la dirige dans un spectacle à partir de poèmes de Laura Vazquez.

Que raconte «Le Paradoxe de John», pièce que vous jouez aux côtés de trois autres interprètes ?

Je ne sais pas ! Philippe Quesne a demandé de nous abandonner à son projet, qui repose sur les poèmes spécialement écrits par Laura Vazquez. Avec pour décor une galerie d'art en cours d'aménagement, formant un refuge, comme un bunker, dans une sorte de fin du monde. Ce qu'il interroge avant tout cette pièce, c'est la relation à l'art. Mais je ne peux en dire plus. Quant à la forme, je crois que nous la chercherons jusqu'au dernier moment. C'est la première fois que je travaille en improvisant autant.

Est-ce plaisant ?

Je retrouve une manière de vivre et de faire du théâtre comme lorsque j'étais adolescente et que c'était un loisir. Je n'ai jamais autant aimé jouer qu'à cette période ! On expérimentait sans se poser de questions. Je retrouve cette liberté avec Philippe Quesne, qui a instauré entre nous un rapport de confiance. Pendant les répétitions, le temps est distendu, bouleversé. Comme dans

les films du Finlandais Aki Kaurismäki, auxquels Philippe Quesne se réfère. C'est très précieux pour moi de travailler avec des gens comme lui, qui essayent de garder leur créativité. Je suis heureuse qu'on se retrouve.

Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Sur le tournage de *La Fille de son père*, d'Erwan Leduc [Philippe Quesne joue le rôle du père d'Étienne, ndlr]. Puis nous nous sommes recroisés. J'ai toujours entendu du bien des spectacles de Philippe mais n'ai jamais pu les voir, ils étaient toujours complets ! Sa cinéphilie, notamment son goût pour les films de Jacques Rozier, son rapport aux objets et aux corps me parlent. Quand il m'a proposé ce spectacle, j'ai dit oui tout de suite, sans avoir lu le texte et sans connaître la teneur exacte de son projet.

On vous a beaucoup vue au cinéma.

Pourquoi le théâtre ?

Parce que c'est du travail ! J'aime le cinéma. J'y ai débuté ma carrière à 15 ans. Mais c'est un milieu hors du monde, qui nous isole. Les tournages sont des bulles où l'ennui peut vite s'inviter. Alors qu'au théâtre l'exercice est plus laborieux : il se répète chaque soir. Jamais je n'aurais pensé faire du cinéma, tant cet univers est loin de mon enfance, passée en grande partie sur scène, à danser dix ans durant et à jouer pour le plaisir.

Depuis quand vous considérez-vous comme une comédienne ?

Depuis peu. Avant, je ne me disais pas que j'allais évoluer dans ce milieu. J'ai étudié quelque temps à la fac d'histoire de l'art et une année aux Beaux-Arts de Bruxelles pour me laisser le temps de la réflexion. Mais j'ai vite été rattrapée par mon envie de jouer. Mon rôle dans *En thérapie* a été un tournant décisif pour envisager une carrière dans ce milieu, émerveillée par le talent de Pierre Salvadori, qui réalisait les épisodes consacrés aux séances de mon personnage. Puis les projets se sont enchaînés. Jusqu'à maintenant, où je dois bien convenir que jouer est mon métier.

— *Propos recueillis par Kilian Orain*

Le Paradoxe de John, de et par Philippe Quesne | Du 7 au 16 nov. | Mer.-ven. 20h, sam. 18h, dim. 16h | La Commune, 2, rue Édouard-Poisson, 93 Aubervilliers | 01 48 33 16 16 | 8-25 € | Et du 26 nov. au 6 déc., Théâtre de la Bastille, 11e.

«Le cinéma est un milieu hors du monde, qui isole les acteurs»

FESTIVAL D'AUTOMNE ÉDITION 2025

UTOPIES INTIMES

Philippe Quesne revendique le droit à la rêverie pour améliorer le monde.

Après les grandes formes, retour aux petites. Après les utopies politiques, les utopies intimes. Loin des ambitions poético-visionnaires de *Crash Park : la vie d'une île* (2018), *Cosmic Drama* (2022) et *Le Jardin des délices* (2023), Philippe Quesne, 55 ans, revient à un théâtre de proximité. Et remet sur le métier un de ses premiers succès, *L'Effet de Serge* (2007) pour lui adjoindre une suite et composer une sorte de diptyque autour de la vie dans l'art et de l'art dans la vie; autour, aussi, de ces mille petites routines quotidiennes qui apaisent, confortent, recréent un monde. L'y accompagnent les poèmes hétéroclites de sa nouvelle complice : Laura Vazquez.

L'Effet de Serge contait avec candeur comment un solitaire, Serge (incarné par le surréaliste Gaëtan Vourc'h) offrait chaque dimanche à de patients amis, dans son appartement dépouillé, un petit spectacle bricolé à sa façon et d'une minute seule-

ment. Maladresse du créateur, besoin de partage, générosité de l'entourage : le spectacle aux allures autobiographiques a tourné dix ans durant dans trente-cinq pays. Aux côtés de deux comédiennes et d'un musicien, dans le même décor, John succède aujourd'hui à Serge. Dans *Le Paradoxe de John*. Interprété par Marc Susini – acteur fétiche du cinéaste Albert Serra – il sera un galeriste entouré de convives. Mais attention : sa galerie d'art est plutôt un mini centre familial indépendant...

Philippe Quesne aime se décaler de la réalité, décaler la réalité et « *regarder le théâtre en diagonale* », comme il dit. « *J'ai besoin de retrouver le plaisir des choses modestes et que le monde décelère. L'art peut s'exprimer dans les actes les plus simples. Avec rien. Mes spectacles racontent la réconciliation de l'homme et de la nature, tels des contes qui anticipent les dangers écologiques, économiques et inventent de nouvelles façons de vivre ensemble. Une renaissance est possible.* » L'ex-patron du Théâtre des Amandiers de Nanterre (2014-2021) et actuel directeur artistique de La Ménagerie de verre a toujours défendu la liberté d'être artiste et veillé à maintenir son précaire équilibre avec la nécessité de gagner sa vie. Son meilleur souvenir de Nanterre ? Y avoir assisté aux répétitions de Claude Régy, de Pommerat, de Gisèle Vienne... Formé à l'École Estienne, puis aux Arts déco de Paris, d'abord scénographe (comme son père), c'est par l'art plastique qu'il vient au théâtre. D'où la beauté étrange, sculpturale de spectacles composés comme des tableaux surréalistes. En 2003, il fonde le Vivarium Studio, improbable compagnie d'acteurs, de musiciens, de plasticiens et de danseurs mêlés. Avec son humour tranquille, son empathie calme, il ose alors d'invisibles créations, nourries de Beckett comme de Perec, de philosophie aussi. Sa mère était prof de philo. Pas de crimes, de trahisons, de conflits, de passions dans ses histoires de taupes, de parcs d'attractions, de pierres, de pluie, de dragons. Des idéalistes égarés et peu performants, des animaux, des végétaux ou même des minéraux s'y essaient juste à vivre en harmonie autour d'entreprises sans queue ni tête. Les créatures de Philippe Quesne n'aspirent qu'à s'organiser vaille que vaille, loin des tumultes du monde. « *Je n'arrive pas à faire de tragédie* », souffre l'artiste-ovni qui revendique le droit à la rêverie, au flottement, à la douceur. Et à la bienveillance. – **Fabienne Pascaud**



Isabelle Angotti, Veronika Vasilyeva-Rije et Marc Susini interprètent *Le Paradoxe de John*.

Le Paradoxe de John,
du 7 au 16 novembre
à La Commune, Centre dramatique national d'Aubervilliers, 93300, du 26 novembre au 6 décembre au Théâtre de la Bastille, Paris 11^e.

PRESSE
MENSUELLE ET
PÉRIODIQUE

SPECTACLES PAR DAPHNÉ BÉTARD

ÉGALEMENT SUR SCÈNE**Une fable absurde sur l'art**

Mise en abyme du théâtre, où un performer amateur jouait au sein de son appartement des saynètes de quelques minutes pour ses invités du dimanche soir, *l'Effet de Serge*, pièce drolatique créée en 2007 par Philippe Quesne, a connu un succès international inattendu. On se réjouit donc de la suite qu'il a imaginée avec sa compagnie Vivarium Studio dans l'ancien appartement de Serge (même décor et même atmosphère), occupé désormais par un nouveau personnage lunaire, John, sorte de galeriste collectionneur farfelu. «John organise des performances à domicile avec une poignée de complices. Ensemble, ils cherchent à élaborer une exposition ou une biennale idéale. Pour cette proposition sur l'expérimentation artistique, je me suis inspiré de l'univers du poète surréaliste belge Paul Nougé. Les spectateurs voient débarquer sur scène des androïdes faits de rebuts, dans un esprit arte povera et Fluxus pas vraiment hight-tech», explique Philippe Quesne [en partance de la Ménagerie de Verre qu'il dirigeait depuis trois ans]. Dans cette fable à l'humour poétique délicieusement absurde, il revient à ses premières amours (les arts plastiques) et à ses années de formation à l'École nationale des arts décoratifs.

Le Paradoxe de John de Philippe Quesne du 7 au 16 novembre, à La Commune – Centre dramatique national d'Aubervilliers • lacomune-aubervilliers.fr du 26 novembre au 6 décembre au théâtre de la Bastille theatre-bastille.com



Cela faisait longtemps que Philippe Quesne voulait travailler avec le comédien Marc Susini.

à partir du
7
Nov.

LE PARADOXE DE JOHN

La Commune - Aubervilliers
Théâtre de la Bastille - Paris

Philippe Quesne L'effet de Quesne

Avec *Le paradoxe de John*, le fondateur de Vivarium Studio revient à une forme plus intimiste qui rappelle le spectacle *L'Effet de Serge*, mélange de drôlerie, de poésie loufoque et de douce mélancolie.

Théâtral magazine : Est-ce que votre nouvelle pièce, *Le paradoxe de John* est la suite, ou d'une certaine façon, le prolongement de *L'Effet de Serge*, créé en 2007 ?

Philippe Quesne : J'aime bien l'idée de prolongement. J'avais très envie de remettre en scène une situation de jeu et un esprit qui avaient caractérisé *L'Effet de Serge* il y a 18 ans : un spectacle étrange qui se renouvelait, au hasard du changement des invités. Je voulais revivre cette situation théâtrale dans ce décor très réaliste et rudimentaire : une porte, une baie vitrée. Il n'était pas question de réinventer une double vie à Gaëtan Vourch, l'acteur qui incarnait Serge et fidèle complice de création, mais plutôt de montrer que dans le théâtre, on peut se passer le relais fictionnel d'un lieu, de personnages. Ainsi, j'ai commencé à rêver de cette fable... **A l'heure où je vous parle, nous sommes en pleine création, mais John ne sera pas forcément un personnage. Regardez Godot, on l'attendait, on l'attend toujours. Peut-être qu'on attendra John (rires).**

Le personnage central est cette fois incarné par l'acteur Marc Susini...



■ *Le paradoxe de John*, de Philippe Quesne, avec Marc Susini, Isabelle Angotti, Veronika Vasilyeva-Rije... 7 au 16/11 La Commune à Aubervilliers. 26/11 au 8/12 Théâtre de la Bastille 75011 Paris

C'est un acteur majeur, que j'ai vu dans de nombreux films du réalisateur espagnol Albert Serra et avec qui je n'avais jamais travaillé. Je re convoque aussi un autre personnage, qui sera incarné par Isabelle Angotti de *La Mélancolie des Dragons*, une spectatrice exaltée et idéale, ainsi que deux jeunes comédiennes. Ce théâtre de l'absurde me permet de revenir dans

un cadre intime, avec une micro-famille qui a la liberté de s'inventer un rapport à l'art.

Dans *L'Effet de Serge*, le héros recevait chez lui des convives à qui il proposait de petits spectacles. Ici, le héros aménage une galerie d'art. Dans les deux cas, il s'agit d'une réflexion sur la création ?

Quand j'ai créé *L'Effet de Serge*, pièce autobiographique, la compagnie était fragile, on avait démarré dans un appartement. Essayer d'aller convaincre des producteurs est

parfois éprouvant, épaisant, en termes d'imaginaire. J'aime la question de l'autonomie de l'art, présente dans *L'Effet de Serge*, mais aussi *La démangeaison des ailes*. Toutes ces pièces abordent la création et l'artisanat, oui. Nous fêterons bientôt les vingt ans de *L'Effet de Serge* alors pourquoi pas un diptyque, avec une scénographie qui les réunisse ? J'aimerais beaucoup.

Les mots de la romancière et poétesse Laura Vazquez composeront une partie du livret de la pièce.

Oui, j'avais emprunté à Laura les textes du *Jardin des Délices*, tout comme à la *Divine Comédie* ou à Georges Perec. Cette fois, des poèmes et des fragments de textes spécialement écrits par elle s'intègreront à la dramaturgie et nourriront ce *Paradoxe*. Laura me les a confiés et viendra assister aux répétitions. C'est la première fois qu'une autrice vivante est associée aussi précisément à mon travail. Mais j'aime que l'écriture soit un assemblage de différentes matières. Il y aura donc peut-être des mots d'autres auteurs, et bien sûr le travail des acteurs au plateau contribuera aussi à la matière du spectacle.

Propos recueillis par
Nedjma Van Egmond

SPECTACLES PAR DAPHNÉ BÉTARD

ÉGALEMENT SUR SCÈNE**Les belles moissons
du festival d'Automne**

Pour cette nouvelle édition 2025, le festival d'Automne, organisé à Paris et dans toute l'Île-de-France, tire le portrait du chorégraphe François Chaignaud, qui présente une série de pièces écrites en collaboration avec d'autres artistes tels que le plasticien Théo Mercier, le danseur de butō Akaji Maro, la danseuse et créatrice Cecilia Bengolea, le beatboxer Aymeric Hainaux, la claveciniste Marie-Pierre Brébant, la musicienne Nina Laisné, pour une exploration du corps dans tous ses états, depuis les bas-fonds d'un parking jusqu'aux lumières des grands plateaux de ballets. À ne pas manquer également : la pièce présentée dans les galeries du Louvre par le chorégraphe Jérôme Bel et l'historienne de l'écologie Estelle Zhong Mengual ; la nouvelle rêverie de Philippe Quesne à la Commune d'Aubervilliers et au Théâtre de la Bastille ; la dernière création de Joël Pommerat, conte entre fantastique et réalité au Théâtre des Amandiers ; et la carte blanche offerte à l'artiste visuelle invitée cette année, Bouchra Khalili, qui dévoilera ses installations vidéo mariant récits intimes et histoire collective et interrogeant les notions de mémoire, d'identité, de migrations, d'exils et d'itinérances dans un monde postcolonial [lire entretien p. 122].

Festival d'Automne

jusqu'au 24 janvier • festival-automne.com

LE PARADOXE DE JOHN

Mise en scène de Philippe Quesne

Le metteur en scène Philippe Quesne crée cette nouvelle pièce pour le comédien Marc Susini. Celui-ci sera entouré de musiciens, ainsi que de sculptures robotisées. Philippe Quesne retrouve l'autrice Laura Vazquez, qui était déjà collaboratrice sur son précédent *Jardin des délices*.

À voir en novembre à Aubervilliers (93), puis à Paris (Théâtre de la Bastille), Toulouse (31) et Nantes (44).



COLLAGE RÉPÉTITION - VIVARIUM STUDIO



1

THÉÂTRE

Le Paradoxe de John
Philippe Quesne

La langue-espion de la poëtesse
Laura Vazquez s'aventure partout : sous les draps d'une grand-mère en soins palliatifs ou dans la chambre d'un hikikomori accro aux forums. L'autrice fait de la littérature avec tout ce qu'elle trouve. Depuis 2022, elle écrit aussi pour le théâtre de Philippe Quesne : pour l'installation vivante *Fantasmagoria*, puis pour la visite spatiale *Le Jardin des Délices*. Dans *Le Paradoxe de John*, ses poèmes répondent directement aux inventions plastiques et musicales du metteur en scène. Sur scène, un personnage mélancolique – comme seul Philippe Quesne sait les écrire – aménage une galerie d'art pour un petit groupe de convives. En clin d'œil à l'une de ses premières pièces, le metteur en scène interroge la valeur de l'art dans un monde en crise. (MB)

du 7 au 16 novembre à La Commune, Aubervilliers ; du 26 novembre au 6 décembre au Théâtre de la Bastille, Paris

Philippe Quesne

Dix-huit ans après *L'Effet de Serge*, Philippe Quesne reprend les aventures d'un personnage solitaire en quête de partage dans *Le Paradoxe de John*. Interprété par Marc Susini, celui-ci est occupé à aménager une galerie d'art au milieu de ses convives. Un effet boomerang qui rappelle aussi la traversée d'une galerie dans son tout premier spectacle, *La Démangeaison des ailes*. Après *Fantasmagoria* et *Le Jardin des délices*, cette création est aussi l'occasion pour l'artiste de travailler à nouveau avec l'autrice Laura Vazquez, qui signe le livret du spectacle. **♦ F.A.**

Le Paradoxe de John, mise en scène Philippe Quesne, à La Commune, Aubervilliers (dans le cadre du Festival d'Automne), du 7 au 16 novembre ; au Théâtre de la Bastille, Paris (dans le cadre du Festival d'Automne), du 26 novembre au 6 décembre.

PRESSE
WEB - Critiques

Pourquoi "Le Paradoxe de John" de Philippe Quesne est un enchantement

par Bruno Deruisseau
Publié le 1 décembre 2025 à 11h49
Mis à jour le 1 décembre 2025 à 15h11



Le Paradoxe de John © Martin Argyroglo

Nouvelle création inspirée du fameux "L'Effet de Serge", "Le Paradoxe de John" est un sommet de maîtrise et de poésie, porté par une formidable troupe.

Sur scène : une galerie d'art ni vide, ni pleine, ni aménagée, ni en travaux, de façon à ce qu'on ne puisse pas la définir. L'indécision, le transitoire, l'éphémère, le provisoire sont les états dans lequel s'épanouit le théâtre de Philippe Quesne. L'autre grande spécificité de son œuvre est la place qui y est faite au collectif. Ses pièces sont des aventures plurielles, des épopées miniatures qui se vivent en groupe, en horde, en tribu, on aimerait presque dire en meute, tant son théâtre n'est pas étranger à l'instinct grégaire des animaux.

Cette smala est ici composée de la propriétaire d'une galerie et d'un quatuor d'artistes venu y expérimenter tour à tour diverses pratiques. La proprio commence par leur présenter les lieux avant que chacun·e y performe de micro-happenings à l'aide des quelques objets trouvés sur place, dont deux panneaux lumineux sur lesquels défile un texte écrit pour le spectacle par Laura Vazquez, qui signe là sa troisième collaboration avec le metteur en scène, après Fantasmagoria et Le Jardin des Délices.

L'art de tout, l'art de rien

Retenant le dispositif de *L'Effet de Serge* créée en 2007, Philippe Quesne atteint dans cette nouvelle création un sommet dans l'art, à la fois simple et complexe, de tout et de rien. L'art de tout, c'est de montrer que le geste artistique est partout, que c'est autant accrocher une botte à une chaise, que s'enrouler dans une toile de PVC, ou que dire une phrase. Atteindre l'art de tout, c'est faire de chaque mot, chaque regard, chaque mouvement une potentielle épiphanie. C'est rendre aux spectateur·ices et aux acteur·ices (on parlera d'ailleurs ici plutôt de spect·acteur·ices, tant celles et ceux qui sont sur scène sont aussi spectateur·ices que nous) leur capacité d'enfant à s'émerveiller.

Mais c'est aussi l'art de rien, l'art de ne pas trop se prendre au sérieux, de nous montrer que l'art, ça lie, salit, libère, amuse et émeut, mais que c'est aussi faire pas grand-chose avec peu de choses, qu'il suffit d'un souffle pour que ça retombe par terre et d'un geste pour que ça existe à nouveau. Chez Quesne, l'art c'est une respiration, un continuum de variations.

Enchantement

Un dernier mot sur le casting : Isabelle Angotti, délicieusement flegmatique en tenancière des lieux, Céleste Brunnquell, truculente enfant montée sur échasse et qui s'affirme, de pièces en films, comme une de nos comédiennes préférées, Marc Susini adoré en général roublard dans Pacification et qui ramène ici son dandysme de table en formica, et enfin Veronika Vasilyeva-Rije en proto top model russe perchée, à l'étrangeté qui rappelle celle de Sissy Spacek dans Carrie. Une troupe fabuleuse, qui tient pour beaucoup dans l'absolu enchantement que représente *Le Paradoxe de John*.

Dans le cadre du Festival d'Automne, au Théâtre de la Bastille jusqu'au 6 décembre, puis en tournée à Toulouse, Berlin, Paris, Hambourg, Nantes, Bordeaux, Genève et Strasbourg

Poétique amusée d'une galerie conceptuelle : Philippe Quesne en terrain conquis

Par **Amaury Jacquet** - 29 novembre 2025



Le paradoxe de John - (©)Martin Argyroglo

Poétique amusée d'une galerie conceptuelle : Philippe Quesne en terrain conquis

Il y a chez **Philippe Quesne** cette folie rare, paradoxale : celle de transformer la satire en matière à rêver. « Le Paradoxe de John », nouvelle création du Vivarium Studio, s'avance ainsi comme un drôle d'objet, à mi-chemin entre la performance d'art contemporain, la poésie sonore et la comédie douce-amère.

Un spectacle qui — paradoxe oblige — se plaît à tourner en dérision l'art contemporain tel qu'on le sacrifie aujourd'hui, tout en érigéant cette moquerie en geste artistique pleinement assumé.

On entre dans la salle comme dans une galerie improbable, celle que le protagoniste — un **Marc Susini** d'une justesse sidérante — tente d'aménager à partir de l'ancien appartement de L'Effet de Serge.

Ce décor qui revient, vieux voyageur de plateau ayant traversé trente pays, fait ici figure de ready-made géant : une relique devenue sculpture, un espace reconvertis comme on retape une théorie.

Quesne s'amuse de cette archéologie de lui-même, de cette filiation presque trop parfaite avec sa pièce de 2007, mais l'intègre comme un personnage supplémentaire, une strate visible de son rapport au geste artistique.

Cartographie d'un monde légèrement décalé

La galerie qui se construit sous nos yeux ressemble immédiatement à une exposition conceptuelle qui aurait lu trop de catalogues : installations bancales, objets promus au rang de mystères métaphysiques, micro-performances dont l'ambition semble osciller entre la blague érudite et le manifeste dada.

Quesne détourne les codes de l'art contemporain avec une affection évidente — jamais méchante, toujours taquine — comme si l'on se trouvait dans une parodie montée par ceux qui connaissent trop bien ce qu'ils pastichent pour en rire franchement.

La présence des textes de **Laura Vazquez** — fragments taillés dans une langue vibrante, parfois éclatée — fait glisser le spectacle vers une poésie de laboratoire, un surréalisme à faible tension qui infuse l'ensemble. On devine la silhouette de **Paul Nougé** qui rôde, les objets qui prennent une puissance bizarre, l'humour sec, l'austérité joyeuse.

On sent aussi que **Quesne** aime, profondément, ces filiations : ses références ne sont jamais des décorations, mais des organismes vivants qui travaillent l'espace.

Dans cette jungle ironique, les interprètes — **Isabelle Angotti** incarne à merveille une sorte de témoin-observatrice, à la fois embarquée et légèrement décalée, qui capte la folie douce du dispositif tout en y inscrivant une humanité ténue.

Sa présence crée des points d'ancrage sensibles dans ce théâtre du paradoxe, comme si elle offrait, par moments, la possibilité d'un réel au milieu des dérives.

Ses partenaires **Veronika Vasilyeva-Rije**, **Céleste Brunnquell** et **Marc Susini** déploient à ses cotés une précision de jeu remarquable. Ils naviguent avec une clairvoyance presque musicale entre les emballages absurdes, les lenteurs savamment chorégraphiées et les surgissements poétiques.

Marc Susini campe cet amateur d'art à l'abri d'une délicatesse surréaliste : un corps légèrement en décalage, une voix qui semble sortie d'une autre époque, un humour discret mais profondément incarné. L'ensemble de la distribution forme un quatuor d'une cohérence admirable, capable de jouer l'excentricité sans jamais forcer la note.

Il y a aussi dans « Le Paradoxe de John » une part de folie douce, celle qui dérive de la liberté totale donnée aux objets : sculptures animées, éléments techniques qui se mettent à exister de manière autonome, atmosphère de club littéraire barré où la soirée peut dégénérer à chaque seconde en métaphore cosmique.

Tout cela se déroule sans tapage, sans jamais chercher à épater : comme si le spectacle revendiquait que rien n'est plus sérieux qu'un jeu bien mené.

Au fond, le paradoxe du titre pourrait se lire ainsi : **Quesne** crée un art qui se moque de l'art, un théâtre qui regarde ses propres mécanismes avec une lucidité amusée, une œuvre qui ne cesse de montrer qu'elle est fabriquée — pour mieux en dégager une poésie irrésistible.

On en sort en se demandant si l'ironie peut être une forme de tendresse. Chez **Quesne**, la réponse est oui, indubitablement.

Et c'est là que réside la grande réussite de ce spectacle : dans ce mélange de lucidité et d'enchanted, de pensée et de folie, de précision et de lâcher-prise. Une galerie d'art qui ne cesse de glisser entre les doigts, mais où chaque geste, chaque silence, chaque micro-performance semble viser juste. Pour une fantaisie au scalpel.

Dates : du 26 novembre au 6 décembre 2025 – **Lieu** : Théâtre de la Bastille (Paris)

Conception et Mise en scène : Philippe Quesne

NOS NOTES ...

Originalité	★★★★★
Scénographie	★★★★★
Mise en scène	★★★★★
Jeu des acteurs	★★★★★
RÉSUMÉ	5
	★★★★★
	SCORE GLOBAL



CRITIQUES

Le paradoxe de John, ou l'histoire d'un lieu

Présentée à la Commune d'Aubervilliers puis au Théâtre de la Bastille dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, la dernière création du metteur en scène Philippe Quesne est une pièce aussi insaisissable que ses précédentes. Mais toujours aussi douce.

© Martin Argyroglo
Jean-Christophe Brianchon
28 novembre 2025

Prenez l'hypothèse d'une pièce vide. Des murs blancs et une porte qui mène au dehors. Imaginez que vous soyez amené à y passer deux heures en compagnie de trois personnes que vous ne connaissez pas. Le temps serait bien long, n'est-ce pas ? Et pourtant. « *Je travaille dans les zones silencieuses du cerveau depuis quelques années* », lit-on sur un bandeau LED posé sur le plateau.

Un plateau vide, ou presque. Ou plutôt habité d'un fatras envahissant, si insignifiant qu'il ne parvient même pas à occuper l'espace. Enfermés dans cette pièce, les objets pourraient au moins tromper l'attente : des bouteilles de gaz vides, quelques néons, des chaises, une table. C'est là que la phrase trouve son écho. Lorsque les quatre personnages entrent en scène, c'est bien une zone silencieuse qui s'installe.



Habiter le vide

Une zone, donc, où rien ne se passe. Des murs que le cerveau peine à penser, que l'imaginaire rechigne à habiter. Il est ici question du non-lieu comme espace de jeu. Ce vide si cher à **Peter Brook**, dont on découvre une fois encore — mais selon une tout autre voie que celle empruntée par le metteur en scène du *Mahabharata* — qu'il n'est jamais vraiment vide.

Car dès l'instant où ces personnages entrent en scène, sortes d'artistes allumés imaginés par **Philippe Quesne**, tout se remplit. Pas de sens, sans doute, et peu importe. Mais de poésie, de vie, pleinement. L'un s'émerveille devant une prise de courant. L'autre s'amuse d'une chaise. Un troisième disparaît sous un morceau de lino.

Tout cela devient performance. Car cet espace vide est aussi le futur lieu d'exposition de ces gentils zinzins. L'art de rien, l'affaire devient alors très sérieuse, et surtout terriblement amusante.

Une affaire sérieuse

Réinventé de la sorte, le lieu vide de l'exposition à venir devient cet endroit socle dont parle **Merleau-Ponty**, celui auquel le corps donne forme et qui, en retour, permet à l'expérience d'advenir. Le comédien devient alors, comme chez Peter Brook, celui qui fait naître l'espace à lui-même par sa simple présence.

Et là où cela devient fascinant, c'est que le travail de Philippe Quesne permet, en miroir, d'incarner le comédien et son jeu comme incarnations, chairs et corps, du lieu lui-même, seul capable de nous faire advenir à nous-mêmes. Entre ces murs, les quatre personnages du *Paradoxe de John* s'éveillent au « je » en créant leur façon d'être. L'être-individu, mais aussi l'être comme part d'un groupe.



© Martin Argyroglo

Ou, par conséquence, la mise en pratique des hétérotopies foucaudiennes. Il y aura eu les règles propres à la prison, à l'école ou au sauna gay dans la pensée de Foucault ; le metteur en scène, qui vient de démissionner de la direction de la Ménagerie de verre, y ajoute son grain de sel en y adjointant celles, spécifiques, de la galerie d'art comme milieu.

Mêler l'utile à l'agréable

C'est passionnant, et terriblement drôle. Si drôle que la salle n'en finit pas de rire

devant le spectacle de ces jolis maboules, ravis de la crèche, qui font d'une ampoule un monde. Une drôlerie poétique, jamais moqueuse, et c'est là aussi tout le talent de Philippe Quesne.

Peut-être parce qu'avec cette pièce, il se tient tout à la fois dans et hors du propos. En donnant vie à la folie de ses personnages, il rit du contemporain prétentieux autant qu'il en fait partie. Un fil tenu sur lequel il avance, tendu par le duo ingénieux qu'il forme avec **Laura Vazquez**.

Les textes de cette dernière, qui défilent sur les bandeaux LED, participent pleinement à ce qui donne corps à ce qui paraissait jusque-là insignifiant. Et lorsque l'utile se mêle à l'agréable, le malin à l'intelligent, c'est une pièce follement attachante qui se révèle.

Le Paradoxe de John de Philippe Quesne

création du 7 au 16 novembre 2025 à [La Commune cdn d'Aubervilliers](#) Dans le cadre du [Festival d'Automne à Paris](#)

Tournée

26 novembre au 6 décembre 2025 au [Théâtre de la Bastille](#) dans le cadre du Festival d'Automne à Paris
22 au 25 janvier 2026 au [Théâtre Garonne](#) - scène européenne Toulouse
20& 21 février 2026 au [HAU](#) - Berlin (Allemagne)
24 février 2026 à [la Galerie 7L](#) - Paris - soirée spéciale autour du spectacle Performance en compagnie de Laura Vazquez
26 ou 28 février 2026 au [Kampnagel](#) - Hamburg (Allemagne)
3 au 5 mars 2026 au [Lieu Unique](#), Nantes
10-13 mars 2026 au [Théâtre national Bordeaux Aquitaine](#)

Conception, mise en scène et scénographie de Philippe Quesne

Textes originaux de Laura Vazquez

Avec Isabelle Angotti, Céleste Brunnquell, Marc Susini, Veronika Vasilyeva-Rije, Marc Chevillon

Costumes d'Anna Carraud assistée de Mirabelle Perot

Régie et collaboration artistique François Boulet, Marc Chevillon

Collaboration technique - Thomas Laigle

Peintre décoratrice - Marie Maresca



guillaume lasserre

Travailleur du texte

Abonné-e de Mediapart

586 0
Billets Édition

BILLET DE BLOG 27 NOVEMBRE 2025

Le Paradoxe de John, vivarium d'utopies fragiles

Dix-huit ans après « L'Effet de Serge », pièce fondatrice qui suivait la solitude créative d'un homme-orchestre dans ses mini-spectacles dominicaux, Philippe Quesne imagine son pendant, « Le paradoxe de John » qui interroge avec une malice feutrée la place de l'art dans notre quotidien.

[Signalez ce contenu à notre équipe](#)

© Martin Argyroglo

La scène prend la forme d'un appartement métamorphosé en espace d'exposition dans lequel l'obsession artistique se mue en un rituel collectif, fragile et jubilatoire. Sous les apparences d'une rêverie inoffensive, Philippe Quesne,

plasticien du théâtre qui transforme l'ordinaire en un laboratoire d'étrangetés poétiques, éternel bricoleur de mondes en réduction, distille un paradoxe acide, celui d'un art qui, en cherchant à s'ouvrir au monde, risque de s'y dissoudre. Il y a chez lui une manière singulière de faire théâtre comme on installe un paysage domestique dérangé, dans lequel des objets tiennent lieu de décor et de personnages, des gestes anodins finissent par peser comme des décisions, et un humour à contre-courant qui laisse, après le rire, une petite blessure. « *Après des pièces pour grands plateaux et des installations, je voulais revenir à une échelle différente, à une proximité avec le public qui fut expérimentée avec L'Effet de Serge, que j'avais presque vécu à l'époque comme un autoportrait* [\[1\]](#) » confie Philippe Quesne. Dans l'appartement de Serge, décor de la pièce créée il y a dix-huit ans [\[2\]](#), le metteur en scène-scénographe explorait la question de l'art dans ce qu'il a de plus dérisoire, par le biais d'un personnage solitaire qui, chaque dimanche, organisait des spectacles miniatures pour ces amis. Certains n'ont jamais renoncé à rêver. À force d'y croire, ils transforment leur espace en un monde infini de possibles, des petits riens qui soudain révèlent l'extraordinaire du quotidien.

« *Le Paradoxe de John* » prolonge cette esthétique. Il se joue dans le décor de l'époque, « une façon de remettre en jeu un univers familier, comme si mes personnages se passaient le relais » explique Philippe Quesne. Plutôt que d'explorer en effets spectaculaires, la pièce travaille la tension par attouchements ténus, par l'accumulation d'instants qui, ensemble, dessinent un portrait piquant et mélancolique. Ici, pas de grandiloquence scénique, mais une intimité presque voyeuriste. Dans ce décor d'appartement banal, recyclé de « *L'Effet de Serge* », quatre interprètes – Isabelle Angotti, Céleste Brunnquell, Marc Susini et Veronika Vasilyeva-Rije, rejoints par le musicien Marc Chevillon – s'affairent à monter une galerie éphémère. Le personnage central, héritière spirituelle de Serge, invite ses hôtes à partager ses inventions plastiques et musicales. Les poèmes originaux de Laura Vazquez, plume songeuse déjà complice de Quesne dans « *Fantasmagoria*^[3] » (2022), où elle disséminait des fragments de son recueil « *Vous êtes de moins en moins réels*^[4] », avant de composer des textes originaux pour « *Le Jardin des Délices*^[5] » (2023), irriguent le livret comme une veine à la douceur triste. Ces poèmes structurent le rythme polyphonique de l'œuvre, dialoguant avec les inventions plastiques et musicales pour créer un espace dans lequel le langage devient sculpture, geste observable, presque palpable. On y entend des échos de Samuel Barber, John Cage ou Demetrio Stratos, une playlist éclectique qui transforme l'espace en un vivarium sonore, dans lequel les humains et les objets, les sons, les lumières, cohabitent au sein d'une harmonie précaire. L'appartement converti en galerie d'exposition apparaît comme une métaphore évidente du milieu de l'art contemporain, avec ses bulles spéculatives et ses illusions communautaires. Quesne, en plasticien avisé, y injecte une critique discrète du marché de l'art, là où l'utopie créative se heurte au prosaïsme du quotidien.

Décalé de la vitesse du monde

Le génie de Philippe Quesne réside dans cette économie de moyens qui génère une profusion d'images. Les inventions visuelles, des installations bricolées aux projections fugaces, répondent aux textes de Vazquez avec une précision onirique, créant des tableaux vivants qui oscillent entre humour absurde et spleen bouleversant. Les pièces de Quesne sont peuplées des communautés utopiques qu'il affectionne. Ici, une petite famille d'artistes, ou plutôt du monde de l'art avec des velléités d'artistes, délicatement décalée, tente de conjurer la solitude par l'acte de partager. Mais le paradoxe émerge, implacable, en ouvrant l'art au collectif, ne le condamne-t-on pas à la dilution ? Quesne observe cette tension avec son regard d'entomologiste bienveillant. L'humour est là, discret mais piquant, dans les maladresses des personnages, dans leurs quêtes obsessionnelles qui frôlent le ridicule sans jamais y sombrer. C'est un théâtre de la proximité, dans lequel le spectateur devient témoin, presque

complice, d'une création en train de se faire et de se défaire, ici et maintenant. Les répliques, souvent simples, se teintent d'un comique de décalage. On rit contre soi, puis on se dissipe dans l'inquiétude. Le personnage éponyme, John, est moins une figure psychologique entièrement cernée qu'un point d'interrogation autour duquel gravitent des attitudes contradictoires, telles la sincérité et le mensonge, la présence et le retrait. C'est ce paradoxe même qui structure la pièce et qui fait son intérêt dramatique. Si « *L'Effet de Serge* » brillait par sa pureté minimaliste, « *Le Paradoxe de John* » gagne en ampleur, tout en perdant parfois en respiration. La pièce s'inscrit dans la mouvance d'un théâtre post-dramatique, dans lequel le texte n'est plus roi mais un élément parmi d'autres, au risque d'une certaine opacité pour le spectateur non initié.

Les interprètes portent cette ambiguïté avec une grâce remarquable, à commencer par Isabelle Angotti, dont la collaboration artistique avec Philippe Quesne remonte aux origines du Vivarium Studio, sa compagnie fondée en 2003. Sans formation théâtrale classique^[6], Angotti est devenue une figure emblématique de l'œuvre de Quesne, iconique pourrait-on dire, tant sa présence bienveillante, curieuse et presque enfantine sur scène, est indissociable de l'univers quesnien. Elle incarne précisément ces personnages ordinaires, médusés par le monde, qui traversent les créations du metteur en scène comme des passeurs entre le quotidien et l'émerveillement poétique. Isabelle Angotti était déjà de « *L'Effet de Serge* », partageant l'affiche avec Gaëtan Vourc'h^[7], l'autre pilier du Vivarium Studio, dans cette forme hybride où le public était convié tel des invités à des performances improvisées dans un appartement théâtral. Ce spectacle, repris en 2020 lors du départ de Quesne de la direction du Théâtre Nanterre-Amandiers, illustre leur alchimie. Dans cette utopie communautaire, minimaliste et ludique, Isabelle Angotti apporte une douceur qui désamorce l'absurde, fidèle à

cette humanité débordante qui définit leur théâtre commun. Philippe Quesne, plasticien de formation, trouve en elle une « muse » qui rend tangible son « émerveillement de la scène ». Le duo incarne, avec Gaëtan Vourc'h, l'esprit du Vivarium Studio, une exploration bienveillante des routines, des futilités et des envols ratés, sans jamais verser dans le cynisme.

Isabelle Angotti est la protagoniste de « *La Mélancolie des dragons* » (2008), pièce majeure de Philippe Quesne, dans laquelle elle porte secours à un petit groupe de métalleux chevelus, adolescents attardés entretenant l'illusion d'une possible carrière de rocks-stars à laquelle même eux pourtant ne croient plus. Le final au milieu de paysages gonflables, féériques et enneigés, est éblouissant de beauté. Leur partenariat s'étend à d'autres œuvres, à l'image de « *Big Bang* » (2010), spectacle dans lequel Angotti, Quesne et Vourc'h explorent ensemble des motifs cosmiques et intimes. On la retrouve en survivante d'un accident d'avion dans « *Crash Park. La vie d'une île* » (2018) et, donc, au cœur du « *Paradoxe de John* », où elle prête ses traits à l'héritière de l'appartement de Serge, transformé en galerie d'art avec un tropisme pour les expériences performatives. Angotti incarne une présence terrienne, ancrée dans le concret des installations, naviguant dans cet atelier absurde, mi-poétique mi-ironique, parmi les textes de Laura Vazquez, dans une scénographie magistrale. Céleste Brunnquell et Veronika Vasilyeva-Rije apportent, quant à elles, une fraîcheur juvénile, presque

naïve, qui contrebalance la mélancolie ambiante. Marc Susini, nouveau venu chez Vivarium Studio, figure une sorte d'amateur d'art ou d'organisateur de soirées de poésie, celui qui transforme l'appartement de Serge en galerie. Enfin, Marc Chevillon, en musicien intégré, élève le tout vers une dimension symphonique dans laquelle les sons deviennent des personnages à part entière. La mise en scène de Quesne, fidèle à son esthétique, privilégie le lent déploiement, le temps suspendu, invitant le public à une contemplation active. Son théâtre résiste à la frénésie contemporaine à la manière d'une bulle d'oxygène dans un monde asphyxié. Le spectacle réactive le « laboratoire » originel de Quesne, créant des scènes d'une grande poésie, à la fois drôle, à l'image de ces invités arrivés par le conduit d'aération et qu'il faut libérer à l'aide d'un tournevis, et nostalgique, comme cette danse évanescante avec des fantômes.

« *L'effet de Serge* » était une pièce sur la liberté qu'a chacun de pouvoir créer, performer, montrer son travail à des proches dans un cadre privé, et de faire ainsi entrer l'art dans la vie de tous les jours. « *Le Paradoxe de John* » est une œuvre en résistance douce, un plaidoyer pour un art modeste et partagé, qui interroge sans asséner. Philippe Quesne, en prolongeant son exploration des marges créatives, va au-delà du spectacle, faisant du théâtre un espace de vie depuis lequel l'humain, dans sa fragilité utopique, tente de réenchanter le réel. Une réussite qui, malgré ses densités, laisse une empreinte durable, celle d'une mélancolie inventive, jubilatoire dans sa discréction. Dans l'univers théâtral de Philippe Quesne, l'ordinaire devient prodigieux. L'art a cette capacité extraordinaire de transformer un appartement en monde infini.



© Martin Argyroglo



© Martin Argyroglo

« *LE PARADOXE DE JOHN* » - Conception, mise en scène et scénographie Philippe Quesne. Textes originaux Laura Vazquez. Avec Isabelle Angotti, Céleste Brunnquell, Marc Susini, Veronika Vasilyeva-Rije, Marc Chevillon. Costumes Anna Carraud assistée de Mirabelle Perot. Régie et collaboration artistique François Boulet, Marc Chevillon. Collaboration technique Thomas Laigle. Peintre décoratrice Marie Maresca. Production Alice Merer / Vivarium Studio. Assistante production Mathilde Prevors. La Commune, centre dramatique national d'Aubervilliers, le Théâtre de la Bastille et le Festival d'Automne à Paris sont coproducteurs de ce spectacle et le présentent en coréalisation. Avec le soutien de la Fondation d'entreprise Hermès. Spectacle créé le 7 novembre 2025 à La Commune Centre dramatique national d'Aubervilliers, vu le 9 novembre 2025.

Du 7 au 16 novembre 2025, au [La Commune CDN d'Aubervilliers](#), dans le cadre du [Festival d'Automne](#)

Du 26 novembre au 6 décembre 2025, aux [Théâtre de la Bastille](#), Paris, dans le cadre du [Festival d'Automne](#)

Du 22 au 25 janvier 2026, au [Théâtre Garonne Scène européenne](#), Toulouse,

Du 3 au 5 mars 2026, aux [Le Lieu unique](#), Nantes.

Le paradoxe de John, ou la danse des éléments



Le Paradoxe de John, la pièce de Philippe Quesne qui se joue actuellement au Théâtre de la Bastille, semble redonner un sens nouveau à l'expression "pour la galerie", même si ici, ouch, il n'est pas question d'"épate", mais de "main à la pâte".

Oui, car dans cette pièce, au sens littéral, la scène est la galerie et la galerie la scène. Une galerie d'art, faut-il préciser,

encore en travaux, en recherche, qu'une galeriste/gardienne du temple – le lieu était auparavant l'appartement d'un certain Serge où ce dernier donnait de mini-performances – a réagencé et ouvre aux bonnes volontés d'artistes invités. Cette galerie est alors investie par un trio, qui va s'en emparer, se saisir de tout ce qui s'y trouve (plus quelques accessoires qu'ils ont apportés), vite rejoints par un artiste en résidence. Ce dispositif va permettre à des matériaux d'être animés, façonnés, mis en scène, déplacés, détournés de leur usage, réinventés... Le collectif s'invente dans des gestuels, l'art s'invite dans l'aléatoire: créer comme on danse, marche, se couche...

Ce qui frappe dans la pièce de Quesne, outre l'infiltration de textes de Laura Vazquez qui défilent sur des écrans rectangulaires, c'est le parti pris de la douceur, de la fluidité. Si créer des formes est souvent associé à une idée de violence, ici c'est tout l'inverse, deux hommes et deux femmes créent des structures-moments dans un état mental et physique serein, où l'hésitation devient patience, le doute réflexion, le geste possibilité. Il ne s'agit pas, comme on s'en rend vite compte, de moquer l'art contemporain ou le monde des galeries – la part moqueuse est, subtilement, laissé à la charge du spectateur... –, mais de scénographier la naissance de formes: transformer un rectangle de lino en couverture (ou linceul) ou le plisser en stèle fracturée ; faire d'un amas de mousse figé une coiffe, une tunique, une sculpture; se mêler à des statues-spectres et s'oublier dans une danse cathartique; faire des fumigènes un brouillard-ami. Les gestes et les intentions entrent en danse, et peu importe l'œuvre achevée, on sait qu'elle n'est qu'une éiphanie d'un soir, éphémère en un lieu privé, son sens est en devenir, l'important étant ici de *faire corps avec ce qu'on a*, de devenir soi-même un élément connecté à un autre élément, et ce afin d'insuffler une vie autre à un tout: la galerie.

Finalement, à force d'instinct et de manipulation, de fantaisie et de douceur, d'imagination et de bienveillance, à force de contorsions et de grâce, au prix d'un ralenti qui vaut réflexion, quelque chose de neuf prend forme devant nous, auquel on est bien obligé de donner un nom nouveau. Ces scènes-créations qu'orchestre Quesne sous nos yeux, on pourra les appeler des "galerituels", tant quelque chose de possiblement chamanique semble ici à l'œuvre, ô combien en résonance avec la poésie de Laura Vazquez, qu'on sait friandes d'éiphanies.

Le paradoxe de John, de Philippe Quesne

Théâtre de la Bastille (Paris)

20h30, les samedis à 18h /Relâche le dimanche / Durée 1h20

Avec Isabelle Angotti, Céleste Brunnquell, Marc Chevillon, Marc Susini, Veronika Vasilyeva-Rije



«LE PARADOXE DE JOHN» DE PHILIPPE QUESNE : ADIEU AU LANGAGE

Dix-huit ans après sa pièce culte *L'effet de Serge*, le metteur en scène Philippe Quesne rouvre l'appartement mythique de son anti-héros. Dans *Le paradoxe de John*, le logement est devenu une galerie d'art et une troupe d'artistes y expérimente la fine frontière entre vacuité et geste poétique. Une méditation sur la valeur de l'art et les fragiles convictions de ceux qui en fabriquent.

Texte : Marouane Bakhti
Publié le 26/11/2025

Dans *L'effet de Serge*, son premier succès en 2007, Philippe Quesne posait les bases : jeu suspendu, silences prolongés, scénographie minimale et théâtre d'objet. Le personnage éponyme y convoquait ses amis dans un salon dépouillé pour leur présenter des spectacles bricolés et tout en retenue. Dix-huit ans plus tard, le metteur en scène revisite cet appartement dans *Le Paradoxe de John* : confié à Madame Laugier, une amie galeriste, le bien est transformé en espace d'exposition et son jardin en atelier. Sur scène, une poignée d'artistes habillés comme des amateurs de country sont invités à investir l'espace et à y proposer des ready-mades ou des performances spontanées.

On pense tout de suite à « *Art* », la célèbre satire de l'art contemporain signée Yasmina Reza. Dans ce blockbuster des théâtres privés depuis 1994, un groupe d'amis se déchire suite à l'acquisition d'un monochrome blanc par l'un d'entre eux. *Le Paradoxe de John* emprunte un chemin inverse en tout point. Aucune trace chez Philippe Quesne d'un propos définitif sur l'art. Toujours sur le fil entre absurde et premier degré, le metteur en scène déroule une série d'interventions in-situ : deux performeuses se glissent sous du lino et « donnent vie » au sol ; une artiste suspend une chaise au plafond et la voile d'un délicat plastique – une œuvre intitulée *Le kyste de ma mère* ; un homme propose de remplir l'espace d'art de mousse expansive et présente une démonstration sur maquette. Cette série de gestes est à la fois poétique et vain, hors-sol et profondément sincère, ridiculement anecdotique et inoubliable de simplicité. On pouffe, on lève les yeux au ciel, on ricane franchement.

Mais la mélancolie de ce *Paradoxe de John* a un gout différent de celle qui planait sur les dernières pièces de Philippe Quesne. Fini les grands espaces et les paysages lunaires hantés par des marginaux. Voici venu le temps du domestique et de l'ordinaire, des espaces clos habités par des artistes propres. Resserrée sur « l'appartement de Serge », l'intrigue distille un nouveau malaise : que valent ces individus qui font la fête au champagne, protégés de la violence du monde par du placo blanc ? Sont-ils insouciants ? Irresponsables ? La pièce ne tranche pas. Vous emporterez chez vous cette ambivalence.

Le ton bienveillant de la galeriste – interprétée par Isabelle Angotti –, les dialogues soufflés, le sérieux appliqué aux banalités et aux formules toutes faites : les amateurs reconnaîtront sans peine le « jeu Quesne » et celui-ci fait toujours effet. Dans ce théâtre de proximité, les objets disent autant que le verbe. Les chaises, la boule disco, la table et les tréteaux, la baie vitrée et les bonbonnes d'hélium : autant de *props* disponibles pour générer du poétique, détruire et assembler, tester des formes. Un heureux parallèle se dresse entre cette dramaturgie du matériel et le texte qu'a signé Laura Vazquez pour le spectacle. Ses poèmes – fragments lus à voix haute, diffusés en continu sur scène et rassemblés dans un livret – s'ajoutent tel un matériau parmi d'autres. Le sens y est secondaire : c'est la façon de manipuler le verbe, de découper et de remonter la phrase qui compte ici.

En fusionnant leurs imaginaires, la poésie et le metteur en scène insufflent dans leurs pratiques respectives une nouvelle énergie et font émerger des profondeurs une série de chimères. Installées au fond de la galerie, leurs créatures se meuvent lentement et formulent des pseudo-phrases gutturales. Mi-humains mi-objets, ces monstres sont libérés des attentes sociétales : personne n'attend d'eux d'avoir des idées sur les choses, de formuler de jolis discours ou d'inventer des formes. On en vient alors à désirer le destin de ces amas de couvertures et de latex, coincés au stade larvaire ou à celui de nourrisson : leur existence semble si pure, si vraie.

Le Paradoxe de John de Philippe Quesne a été présenté du 7 au 16 novembre dans le cadre du Festival d'Automne à La Commune, Aubervilliers

→ [du 26 novembre au 6 décembre](#) dans le cadre du Festival d'Automne au Théâtre de la Bastille
→ [du 22 au 25 janvier](#) au Théâtre Garonne, Toulouse
→ le 24 février à la Librairie 7L, Paris
→ [du 3 au 5 mars](#) au Lieu Unique, Nantes
→ [du 10 au 13 mars](#) au Théâtre National de Bordeaux-Aquitaine

John le kleistien

Le Paradoxe de John

Matthieu Mével

Festivals, Focus

23 novembre 2025

Dans ce qui se fait de mieux chez les acteurs français, il y a ce qu'on pourrait appeler les acteurs de plus (l'excès et le débordement) et il y a aussi les acteurs ou les actrices de moins, Marc Susini est l'un d'entre eux. Sublime, perdu et ridicule, il entre sans en avoir l'air avec son chapeau de cow-boy dans l'appartement de Serge, transformé en galerie d'art contemporain, pour le plus grand bonheur de la dernière création du Vivarium Studio : « Le Paradoxe de John ».



© Martin Argyroglou

Avec ce spectacle, Philippe Quesne renoue avec le théâtre mineur qui fit son succès, il y a un peu moins de vingt ans, puisqu'il poursuit « L'effet de Serge », avec Gaëtan Vourc'h, un autre acteur de moins. En 2007, il campait un être solitaire qui organise chaque dimanche des spectacles pour ses amis dans son appartement. Moins imposant que les grosses scénographies qui viendront ensuite, « Fantasmagoria », « Cosmic Drama » ou « Le Jardin des délices », « Le Paradoxe de John » gagne en subtilité, en drôlerie, et même en poésie pure. Drôle, léger, ironique, inclassable, en creux, étonnant, machinique, il est plein de cette grâce des amateurs que Philippe Quesne poursuit dans son art comme un forcené. Récemment, il disait à la radio son amour pour le surréaliste belge Paul Nougé qui défend l'art amateur et un surréalisme du hasard. Le mot « mineur » est archi utilisé depuis Deleuze, mais c'est pourtant bien le fil sur lequel il s'élance avec sa troupe (Isabelle Angotti, Céleste Brunnquell, Marc Susini et Veronika Vasilyeva-Rije.) Mension spéciale pour l'ironie des costumes d'Anna Carraud.

La présence des acteurs ne ressemble ici à aucune autre. Nul paradoxe du comédien dans « Le Paradoxe de John », on est plutôt dans ce que Kleist appelle l'innocence d'une âme « non faussée. » Les artistes découvrent la galerie, il va falloir l'occuper, mais ils ne font pas grand-chose : ils murmurent des bouts de phrases, souvent dans une langue étrangère. Ils errent dans l'espace (comment parler sans divulguer des formidables hommes-machines cachés sous des couvertures), ils performent. Dans son essai « Sur le théâtre de marionnettes », une dizaine de pages dans lesquelles Kleist partage avec Rousseau la nostalgie de l'innocence primitive, l'auteur allemand parle d'une âme « non faussée. » Pour Kleist, la conscience nous éloigne du bonheur, tout ce qui ressemble à une certitude rationnelle n'est que confort, ruse du cerveau pour vivre en paix. Philippe Quesne défend ici son esthétique mineure et visuelle, loin du théâtre dramatique des corps tendus et déchainés, faite de petits riens et de longues pages d'absence. Il y bien une partition textuelle et les poèmes de Laura Vasquez projetés sur des néons. On devine que rien de grand ne sortira de cette galerie, pourtant le mérite du spectacle est de nous maintenir en éveil face aux minuscules tours de magie successifs. Un art l'air de rien en somme. Quand il crée comme les gamins jouent aux cow-boys et aux indiens, Philippe Quesne est au sommet de son art.



**Le Paradoxe de John, texte de Laura Vasquez,
conception et mise en scène de Philippe
Quesne, au Théâtre de la Commune / Festival
d'Automne**

Le paradoxe de John, Portnoy et son complexe, la Métaphysique des tubes, quel rapport ? aucun si ce n'est l'ésotérisme du titre, une alchimie des contraires et une exploration des métamorphoses. Qui est John ? pas évident de le savoir, probablement un double de Serge, héros d'un précédent spectacle de Philippe Quesne. Comme Serge, les 5 artistes...

Sylvie Bousier
17 novembre 2025

Le paradoxe de John, Portnoy et son complexe, la Métaphysique des tubes, quel rapport ? aucun si ce n'est l'ésotérisme du titre, une alchimie des contraires et une exploration des métamorphoses.

Qui est John ? pas évident de le savoir, probablement un double de Serge, héros d'un précédent spectacle de Philippe Quesne. Comme Serge, les 5 artistes « en devenir » du Paradoxe échafaudent des mondes à partir de rien. Ils ont pour mission de transformer en galerie d'art un atelier vide, simplement occupé par des parpaings, des formes bâchées et une chaise suspendue. Cheveux longs, look babacool, pattes d'eph, lunettes plus ou moins noires, ils arrivent sur l'invitation de la régisseuse (magnifique Isabelle Angiotti) qui veille à la mémoire du lieu en mettant ses convives à l'aise. Hésitants au départ, nous découvrons l'endroit en même temps qu'eux. On se demande où tout ça va mener et paradoxalement (d'où le titre) on finit par y croire, leur entrain et leur allégresse nous touchent, des installations fragiles, temporaires, plus ou moins réussies, se forment avec trois bouts de ficelles, on recycle les matériaux existants jusqu'au linoléum du sol. Il faut voir Veronika Vasilyeva-Rije ramper sous le lino, bientôt rejoints par Celeste Brunnquell. Ces chercheurs n'ont pas l'ambition d'épater la galerie (c'est le cas de le dire), de « performer solo » mais de former une communauté bienveillante et sensible. Ils s'écoulent, se répondent, se congratulent chaleureusement (Les mimiques enthousiastes de Marc Susini, sont craquantes), se surprennent, accordent ou désaccordent leurs rythmes, leurs tons, leurs humeurs. Ils engagent ce qu'ils sont au cœur d'une expérience commune et affichent la conviction sincère, et poignante, de ceux qui ne lâcheront rien tant que leur mission n'aura pas été accomplie. Ils ne sont pas de la même famille mais semblent au bout d'une heure se connaître parfaitement d'où le happy end festif. On aurait tort de snober ces pieds nickelés, Philippe Quesne,

contrairement à Yasmina Réza dans son affligeant *Art*, ne se moque pas, il croit en la valeur performative de ses acteurs (il a raison, ils sont tous excellents), réinventant le geste de Dada, l'urinoir assemblé à partir d'une roue de bicyclette fixée sur un tabouret. Sauf qu'ici, il ne s'agit pas de subversion mais d'un entre soi complice, d'une invitation à la création sans crainte du ridicule et du ratage.

Chaque artiste en herbe s'affaire pour donner naissance à des compositions qui fourmillent d'idées et aussi de pitreries. La chaise suspendue en l'air par un crochet, intitulée *la spectatrice émancipée*, se voit recouverte d'une bâche en plastique, chaussée d'une paire de bottes et auréolée d'une épaisse fumée, la voilà renommée *le kyste de ma mère*, une fontaine de mousse envahit une partie de la scène comme une immense barbe à papa. Fantaisie et poésie se mélangent lorsque les sculptures en balatum ondulent doucement à l'annonce de la maîtresse des lieux : « *vous aussi, mes petites, vous irez à la biennale* ». Pas de dialogues, de voix off mais un étrange sabir sert de langue commune.

On aime les élucubrations dialogiques, diatoniques de Philippe Quesne parce qu'elles ne ressemblent à aucune autre. Ses petits êtres sont gais, pleins d'allant, pas blasés, follement amusants.

Philippe Quesne n'a décidément pas le sens du drame, tant mieux, et son univers est un écrin parfait au texte puissant de Laura Vasquez, qui défile sur une bande passante durant tout le spectacle :

« *Nous devons interdire à nos enfants de trop traîner dans leurs souvenirs [...] si vous voulez savoir ce qui se passe à l'intérieur des choses /il faut d'abord les déplacer /puis il faut les écouter /puis il faut les assembler /puis il faudra les enterrer /...* ».



Le Paradoxe de John, textes originaux Laura Vazquez
Conception, mise en scène et scénographie : Philippe Quesne

Costumes : Anna Carraud, assistée de Mirabelle Perot
Régie et collaboration artistique : François Boulet, Marc Chevillon

Décoratrice : Marie Maresca

Musiques : Riz Ortolani, Pan Sonic, Noel Boggs, John Cage, Morton Feldman, Franz Schubert, Marlene Dietrich, Demetrio Stratos, Lucy Railton, Fred Buscaglione, Stelvio Cipriani

Avec Isabelle Angotti, Céleste Brunnquell, Marc Susini, Veronika Vasilyeva-Rije, Marc Chevillon

Photo © Martin Argyroglo

Jusqu'au 16 novembre 2025

Durée : 1h25

Théâtre de la Commune

2 rue Edouard Poisson

93330 Aubervilliers

Réservation : 01 48 33 16 16

Et au Théâtre de la Bastille du 26 novembre au 6 décembre 2025

76 rue de la Roquette

75011 Paris

Réservations : www.theatre-bastille.com

Tournée :

22-25 janv. 26 : Théâtre Garonne – scène européenne Toulouse

20-21 fév 26 : HAU – Berlin (Allemagne)

24 février 26 : Galerie 7L – Paris – soirée spéciale autour du spectacle en compagnie de Laura Vazquez

26-28 février 26 : Kampnagel – Hamburg (Allemagne)

3-5 mars 26 : Lieu Unique Nantes

10-13 mars 26 : Théâtre national Bordeaux Aquitaine

Du 7 au 16 novembre à La Commune -CDN Aubervilliers, et du 26 novembre au 6 décembre 2025 au Théâtre de la Bastille/ Festival d'Automne à Paris.

LE PARADOXE DE JOHN, CONCEPTION, SCÉNOGRAPHIE ET MISE EN SCÈNE DE PHILIPPE QUESNE.

Un divertissement-joyau ludique et formel.

Publié par Véronique Hotte | 16 novembre | Critiques | Théâtre | 0 |  | [www](#)



Philippe Quesne est inclassable, c'est peu de le dire, plein d'humour et de facettes tournant autour d'images pop solaires et significatives, pour le dire vite, à la manière d'Andy Warhol, et en souriant sur un plateau incongru, il convoque le public, avec un brin de mélancolie, à goûter des références artistiques - peinture, sculpture, littérature... - de notre temps. L'inventif metteur en scène et scénographe prolonge avec *Le Paradoxe de John* de la poète et romancière Laura Vazquez une collaboration sur l'écriture initiée avec *Fantasmagoria* (2022), continuée avec *Le Jardin des Délices* (2023).

Dans la même scénographie que *L'Effet de Serge* (2007), où un être solitaire campait dans son appartement, organisant le dimanche des spectacles pour ses amis. Ses « miniatures » – une à trois minutes – dessinaient un imaginaire poétique et drôle, entre la solitude de l'inventeur ténébreux et l'amitié d'un cercle d'amis patients, commente Philippe Quesne lui-même.

Le décor de l'appartement avec ses murs simples, sa porte et sa baie vitrée est réactivé - une scénographie naturaliste et rudimentaire pour le cadrage d'actions imprévisibles, inattendues, loufoques et grotesques. Entre planches ou poutres de bois, des tréteaux posés, un matériel iconoclaste est rivé là.

Les personnages, Isabelle Angotti, Céleste Brunnquell, Marc Susini, Veronika Vasilyeva-Rije, sont somptueux et percutants, lumineux et dessinés avec acuité - femmes élégantes, chic et libres, et hommes spectateurs ouverts à l'insolite. Le galeriste-amateur trouve le lieu idéal - l'appartement de Serge - et organise une exposition avant un vernissage somptueux de fin de partie.

Ce théâtre d'objets a rendez-vous avec l'absurde et la poésie - des objets dans un intérieur, un espace devenu cabinet de curiosités. « Le Paradoxe est une réponse à une vitesse du monde qui veut toujours accélérer, toujours trouver de la nouveauté ». Les dames s'enroulent dans larges étendues de linoléum imitant le parquet, bougeant et avançant comme des vers de terre. A cour, trônent des sortes de monstres pour enfants, formes coniques verticales recouvertes d'une couverture grise de déménagement, qui donnent l'impression de respirer, entre animé et inanimé. Et une interprète bien vivante rejoint cette communauté animale.

Ici, des matériaux lisses ou pelucheux, matières artificielles plus ou moins rugueuses, jusqu'au bouillonnement et la rigidité d'une crème Chantilly devenue solide, et dont les personnages aux couleurs vives s'affublent et se déguisent à l'envi.

Se font entendre des musiques de John Cage, héros de la réconciliation humain/non-humain et de la puissance poétique des matériaux. Du tact et de l'art dans le maintien des acteurs-visiteurs, portant perruques et autres accessoires, à l'aise dans leur fonction de divertissement créatif et partagé avec un public réceptif et consentant aux extravagances livrées.

Les textes relèvent de formes très éparses : « J'ai connu une femme longtemps/ elle pensait on ne devrait pas savoir qu'on va mourir/ on ne devrait pas dire aux enfants nous mourons/ on devrait former une nouvelle génération d'humains ignorants de la mort/ car si les humains meurent, c'est qu'ils savent qu'ils vont mourir/ ils mourraient moins s'ils ne le savaient pas/ certains mourraient d'autres ne mourraient plus/ c'est ce que pensait la femme... » (Se succèdent et se répètent sans interruption dans toutes les sphères célestes et mentales, Laura Vasquez).

Un spectacle-joyau, un divertissement formel à l'extrême, ludique, joueur.

Le Paradoxe de John, conception, mise en scène et scénographie Philippe Quesne (Vivarium Studio). Avec Isabelle Angotti, Céleste Brunquell, Marc Susini, Veronika Vasilyeva-Rije, Marc Chevillon, textes originaux Laura Vazquez, costumes Anna Carraud assistée de Mirabelle Perot, régie et collaboration artistique François Boulet, Marc Chevillon, collaboration technique Thomas Laigle, peintre décoratrice Marie Maresca. Production Alice Merer / Vivarium Studio, assistante production Mathilde Prevors. Présenté en co-réalisation avec Le Festival d'Automne à Paris. Du 7 au 16 novembre 2025, à La Commune, Centre Dramatique National d'Aubervilliers. Du 26 novembre au 6 décembre 2025 au Théâtre de La Bastille/ Festival d'Automne à Paris. Du 22 au 25 janvier 2026 au Théâtre Garonne - Scène européenne, Toulouse.

Crédit photo : Martin Argyroglo.

Le Paradoxe de John, conception, mise en scène et scénographie Philippe Quesne (Vivarium Studio) à La Commune, CDN d'Aubervilliers, avant le Théâtre de la Bastille, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris.



Crédit photo: Martin Argyroglo.

Le Paradoxe de John, conception, mise en scène et scénographie Philippe Quesne (Vivarium Studio). Avec Isabelle Angotti, Céleste Brunnquell, Marc Susini, Veronika Vasilyeva-Rije, Marc Chevillon, textes originaux Laura Vazquez, costumes Anna Carraud assistée de Mirabelle Perot, régie et collaboration artistique François Boulet, Marc Chevillon, collaboration technique Thomas Laigle, peintre décoratrice Marie Maresca. Production Alice Merer / Vivarium Studio, assistante production Mathilde Prevors. Présenté en co-réalisation avec Le Festival d'Automne à Paris. Du 7 au 16 novembre 2025, à La Commune, Centre Dramatique National d'Aubervilliers. Du 26 novembre au 6 décembre 2025 au Théâtre de La Bastille/ Festival d'Automne à Paris. Du 22 au 25 janvier 2026 au Théâtre Garonne – Scène européenne, Toulouse.

Philippe Quesne est inclassable, c'est peu de le dire, plein d'humour et de facéties tournant autour d'images pop solaires et significatives, pour le dire vite, à la manière d'Andy Warhol, et en souriant sur un plateau incongru, il convoque le public, avec un brin de mélancolie, à goûter des références artistiques – peinture, sculpture, littérature... – de notre temps. L'inventif metteur en scène et scénographe prolonge avec *Le Paradoxe de John* de la poète et romancière Laura Vazquez une collaboration sur l'écriture initiée avec *Fantasmagoria* (2022), continuée avec *Le Jardin des Délices* (2023).

Dans la même scénographie que *L'Effet de Serge* (2007), où un être solitaire campait dans son appartement, organisant le dimanche des spectacles pour ses amis. Ses « miniatures » – une à trois minutes – dessinaient un imaginaire poétique et drôle, entre la solitude de l'inventeur ténébreux et l'amitié d'un cercle d'amis patients, commente Philippe Quesne lui-même.

Le décor de l'appartement avec ses murs simples, sa porte et sa baie vitrée est réactivé – une scénographie naturaliste et rudimentaire pour le cadrage d'actions imprévisibles, inattendues, loufoques et grotesques. Entre planches ou poutres de bois, des tréteaux posés, un matériel iconoclaste est rivé là.

Les personnages, Isabelle Angotti, Céleste Brunnquell, Marc Susini, Veronika Vasilyeva-Rije, sont somptueux et percutants, lumineux et dessinés avec acuité – femmes élégantes, chic et libres, et hommes spectateurs ouverts à l'insolite. Le galeriste-amateur trouve le lieu idéal – l'appartement de Serge – et organise une exposition avant un vernissage somptueux de fin de partie.

Lire l'article de Véronique Hotte sur <http://www.webtheatre.fr>

Théâtre

« Le Paradoxe de John », le vernissage de Philippe Quesne par Amélie Blaustein-Niddam 13.11.2025



18 ans après *l'Effet de Serge*, l'ex-directeur de la Ménagerie de Verre offre une réponse au recyclage des œuvres dans une pièce à la folle poésie mélancolique, servie par les textes somptueux de Laura Vasquez, une troupe parfaite et un sens de l'image toujours impeccable

« Avec la trace qu'a laissée la performance, on peut faire une sculpture »

On aime écrire, pour définir Philippe Quesne, que dans les spectacles de ce metteur en scène, les comédien·ne·s font des choses absurdes avec le plus grand des sérieux. On se souvient, en 2023, de son *Jardin des délices*, où il multipliait les actions impossibles, comme celle de marcher sur un fil invisible ou de grimper à une échelle qui ne mène nulle part. Ici, on se retrouve dans le décor de *L'Effet de Serge*, que vous avez pu voir en 2018 à Nanterre-Amandiers. L'espace est devenu une galerie d'art encore « en chantier ». La baie vitrée est démontée, et le jardin luxuriant qui s'y collait a disparu. On entend d'abord une voix avant de voir les corps. Et quels corps ! Déboule un petit groupe à l'allure western. Tous et toutes portent des jeans, des santiags, et même un chapeau de cow-boy pour Marc Susini. Isabelle Angotti campe la directrice des lieux, qu'elle fait visiter précisément, dans le fond et la forme, à ses convives (Céleste Brunnquell, Marc Susini, Veronika Vasilyeva-Rijé et Marc Chevillon). Elle dit par exemple : « Chaque jeudi, on pourrait installer des performances. »

« Nous devons interdire à nos enfants de trop traîner dans leurs souvenirs »

Le groupe va donc prendre possession, sans prévenir, dans la fulgurance de l'envie, des éléments mis à leur disposition dans cette galerie d'art. *Le Paradoxe de John* est au théâtre ce que *The Square* de Ruben Östlund est au cinéma : une réflexion cynique, désabusée et parfaitement réalisée sur les caricatures du monde de l'art. La mélancolie est toujours l'actrice principale des pièces de Philippe Quesne. On se souvient de son *Microcosme*, cette œuvre avec laquelle il avait remporté, pour le pavillon français, le prix du meilleur pavillon « Pays et régions » à la Quadriennale de Prague, et où il inventait la danse-objet ; ou bien de cet autre ballet pour piano sans pianiste et squelettes bien vivants, *Fantasmagoria*.

Dans cette galerie d'art, les œuvres sont interdépendantes des actions humaines : elles n'existent pas en elles-mêmes. Même la chaise de Serge doit être activée pour monter et descendre, et modifiée pour devenir le « kyste d'une femme ». De façon gentiment foutraque, Quesne questionne une nouvelle fois le recyclage des matières issues de ses précédents spectacles pour en faire autre chose.

« Ici, un guide pour les fantômes sourds »

La poésie de l'instant est marquée par les bandeaux lumineux qui délivrent les textes de Laura Vazquez, ajoutant du spleen au spleen de cette visite de plus en plus décalée. Il se passe ce qu'il se passe quand un artiste arrive dans un lieu : il en prend possession, s'en inspire et provoque d'autres idées. Dans un coin, on trouve quatre personnages spectraux dont on ne sait rien. Réels ou robots ? Le doute persiste. *Le Paradoxe de John* se place au cœur de l'interstice de ce doute, entre vraie performance et fiction de la performance. Mise en abyme du travail d'une vie ou palimpseste d'actions déphasées, le spectacle ne choisit pas.

Et il ne faut pas s'y méprendre : ce n'est pas parce que les interprètes parlent que nous sommes au théâtre. Ils et elles se parlent, oui, mais souvent sans vouloir être entendus, voire en langues étrangères. Ils et elles sont parfait-e-s dans leurs flottements, leurs changements de costumes et d'attitudes. Le paradoxe, c'est que la beauté est massive dans les mots et les images, comme cette présence de Veronika Vasilyeva-Rijé au centre des sculptures mi-humaines, mi-fantômes, mi-taupes, ou ce jaillissement kitsch de mousse envahissant une partie de la scène.

Le Paradoxe de John est une grande pièce de Philippe Quesne, très classique dans le panthéon de cet artiste dont l'écriture est un flux performatif qui coule avec tranquillité sur le chemin d'une tendre absurdité.

À la Commune, centre dramatique national d'Aubervilliers
jusqu'au 16 novembre puis au Théâtre de la Bastille du 26
novembre au 6 décembre
Visuel : ©Martin Argyroglo

La drôle de logique de Philippe Quesne au Théâtre de La Commune

Le metteur en scène plasticien soulève « Le Paradoxe de John ». Suite logique de « L'Effet de Serge », la pièce explore le monde de l'art dans son versant absurde. Une drôle de promenade poétique dans un appartement transformé en galerie foutraque, à découvrir à Aubervilliers, puis à Paris, au Théâtre de la Bastille.



Le temps d'une journée, cinq invités investissent l'appartement de Serge à travers des performances et des installations éphémères et improbables. (Photo Martin Argyroglo)

Par **Callysta Croizer**

Publié le 12 nov. 2025 à 16:00 | Mis à jour le 12 nov. 2025 à 16:12

L'art a ses raisons que la raison ignore. Dix-huit ans après le succès de « L'Effet de Serge », Philippe Quesne retrouve le Vivarium Studio pour cogiter sur « Le Paradoxe de John ». Installé au Théâtre de La Commune, à Aubervilliers, le metteur en scène et plasticien réaménage son appartement en galerie d'art où l'absurde devient la mesure du banal.

Dans la continuité de la pièce de 2007, quatre artistes sont accueillis dans l'appartement du fameux Serge par une amie de ce dernier, qui la laisse disposer des lieux pour organiser une exposition d'art. Rien d'inouï jusqu'ici puisque le propriétaire avait lui-même coutume d'y tenir des micro-spectacles dominicaux pour un cercle d'intimes.

Pourtant la pièce dans laquelle ils entrent par une baie vitrée - béante - ne semble pas avoir reçu de public depuis longtemps : à moitié en travaux, on y trouve pêle-mêle un établi, des micros, des bonbonnes d'hélium - dont certaines sont vides - ou encore une chaise suspendue à un crochet. Le temps d'une journée, les cinq invités investissent cet espace atypique à travers des performances et des installations à la fois éphémères et improbables.

Temps au ralenti

Dans cette atmosphère planante où le temps semble courir au ralenti, leurs excentricités se mêlent aux textes poétiques de Laura Vazquez (prix Décembre 2025 pour « Les Forces »), collaboratrice du metteur en scène dans « Fantasmagoria » et « Le Jardin des délices ». Glissant en continu sur des enseignes LED ou déclamés par les artistes, ils prolongent l'attitude d'étonnement contemplatif face au décor hyperréaliste.



© Martin Argyroglo

Dans ce théâtre de proximité et pourtant lunaire, Philippe Quesne dévoile une galerie de portraits comiques d'une niche d'amateurs d'art, s'exprimant par exclamations monosyllabiques et laissant leurs phrases s'évanouir en points de suspension. Isabelle Angotti est excellente en amie de Serge - avec ses jeans patte d'eph, lunettes de soleil et casquette violette - de même que Céleste Brunnquell et Veronika Vasilyeva-Rije en performeuses inspirées.

Derrière leurs airs de doux rêveurs, les cinq interprètes façonnent leurs œuvres avec une conviction telle qu'elle déteint, mine de rien, sur les spectateurs. Loin de tomber dans l'aporie, « Le Paradoxe de John » déplie une pensée poreuse, et ainsi fructueuse, entre rêve et réel.

Le Paradoxe de John

Théâtre

de Philippe Quesne

Textes Laura Vazquez

Aubervilliers, Théâtre de La Commune

Jusqu'au 16 nov.

Puis au Théâtre de la Bastille (du 26 nov. au 6 déc.) et en tournée en 2026.

Dans le cadre du Festival d'Automne

Durée 1 h 30

Avec « Le Paradoxe de John », l'art divague aux sens propre et figuré

La dernière création du scénographe et metteur en scène Philippe Quesne est proposée au Théâtre de la Commune, à Aubervilliers, puis au Théâtre de la Bastille, à Paris, dans le cadre du Festival d'automne.

Par Joëlle Gayot

Publié hier à 20h00 · 0 Lecture 2 min.



« Le Paradoxe de John », de Philippe Quesne, à La Commune, à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis), le 5 novembre 2025. MARTIN ARGYROGLO

Rétive aux explications de texte, mais propice aux rêveries intérieures, la dernière création du scénographe et metteur en scène Philippe Quesne proposée jusqu'au 16 novembre au Théâtre de la Commune à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis) semble ne délivrer aucun message d'aucune sorte. Sans doute, se dit-on un peu troublé par l'apparente vacuité du propos, faudrait-il se contenter d'éprouver en temps réel cette représentation sans chercher à lui extorquer une raison d'être et une finalité.

Si *Le Paradoxe de John* tire son origine d'un spectacle précédent (*L'Effet de Serge*, créé en 2007) et s'appuie sur des textes originaux de la romancière Laura Vazquez, le projet divague, aux sens propre et figuré, au cœur d'une galerie d'art en chantier. Au sol, un linoléum imitation bois, en l'air, une chaise suspendue, à jardin, une table sur tréteaux censée être la maquette du lieu, à cour, des bougies à taille humaine recouvertes d'un feutre (et plus tard d'un chapeau de cire fondu), en fond de scène, une zone intermédiaire, sas d'entrée ou remise à outils.

Avant d'être une galerie, l'endroit était, explique sa gardienne (la formidable Isabelle Angotti, pilier de l'univers de Quesne), l'appartement de Serge. L'homme étant parti pour d'autres horizons professionnels, sa maison est mise à la disposition d'artistes désireux d'y accomplir leurs propres performances. Ce que feront les visiteurs du jour affublés de perruque rousse ou platine, de stetson, de peau d'ours, à leurs pieds des chaussures de randonnée ou bien des santiags. Curieux look qu'adoptent les acteurs Céleste Brunnquell, Marc Susini et Veronika Vasilyeva-Rije.

Débordements

Ces cow-boys d'une grâce inattendue entrent à pas de loup sur le plateau et ne tardent pas à se l'approprier en commentant, extatiques ou sceptiques, leurs éphémères créations dont le ridicule assumé n'a d'égal que l'ineptie charmante : recouvrir la chaise suspendue d'un voilage transparent et lui trouver un intitulé, s'enrouler dans le lino, activer les fumigènes, disposer de l'orientation de rails lumineux où défilent en biais les mots de Laura Vazquez. Un ensemble de gestes dérisoires accomplis sous la menace d'un collègue activiste (le régisseur Marc Chevillon) qui transforme l'eau en mousse expansive susceptible de noyer l'espace sous ses débordements. Les œuvres comme la galerie (ou ce qu'il en reste) seraient-elles guettées par la destruction ?



« Le Paradoxe de John », de Philippe Quesne, à La Commune, à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis), le 5 novembre 2025. MARTIN ARGYROGLO

Dans *L'Effet de Serge*, Philippe Quesne mettait en scène un artiste qui, chaque dimanche, conviait ses proches à assister à ses performances, aucune d'entre elles n'excédant trois minutes. Dix-huit ans plus tard, les trois minutes sont devenues une heure vingt. Une dilatation du temps qui fait écho au travail du metteur en scène. Ses spectacles, quels que soient leurs thèmes (l'écologie, le futur, le devenir humain-animal, la solitude du créateur), sont surtout des tentatives de sculpter la durée partagée entre interprètes et spectateurs.

Pas une mince affaire que de rendre concrète, vivante et palpable cette durée alors que rien de spectaculaire ne se produit. L'infime, le détail, le murmure, le presque rien : *le Paradoxe de John* se tient à la lisière du vide et du néant. Or, dans ce vide et ce néant, le moindre geste et la moindre parole peuvent devenir déflagration, métaphore, allégorie, dénonciation, critique. Mais de quoi ?

Face à une représentation qui ne fournit pas de mode d'emploi, c'est à chacun, selon son envie, sa réceptivité, son humeur, de déterminer (ou pas) à quel bois se chauffent les performances jouées. Un indice, toutefois, fournit une piste biographique. En septembre, Philippe Quesne quittait la direction de la Ménagerie de verre à Paris sur fond de mésentente avec le fonds de dotation privé qui pilote la structure. De là à supposer qu'il règle ses comptes avec cette réalité en fictionnalisant l'hypothèse d'une galerie où l'art, tourné en ridicule, n'aurait plus rien à dire, il n'y a qu'un pas qu'incite à franchir cet ironique et désarçonnant *Paradoxe de John*.

¶ *Le Paradoxe de John*. Un spectacle de Philippe Quesne. Théâtre de la Commune. Aubervilliers, jusqu'au 16 novembre. Théâtre de la Bastille, du 26 novembre au 6 décembre (Festival d'automne).

Joëlle Gayot

« Le Paradoxe de John », la galerie de curiosités de Philippe Quesne



Près de vingt ans après son cultissime *L'Effet de Serge*, Philippe Quesne réactive son laboratoire d'expériences performatives et en confie les clefs à une bande de cinq hurluberlus qui s'imposent, tout en sérendipité, comme les dignes héritiers de leur ainé.

Chez les plus fidèles spectatrices et spectateurs de Philippe Quesne, le ton employé par Madame Laugier dès les premières secondes du *Paradoxe de John*, empli, tout à la fois, de doute, de réassurance et de prévenance envers ses interlocuteurs, réveillera instantanément le souvenir d'un autre, celui qu'utilisait Serge, il y a près de vingt ans, lorsqu'il accueillait le public, et ses invités du dimanche, dans son salon. Contrairement au délicieux chef d'orchestre de *L'Effet de Serge* (2007), qui compte parmi les pièces les plus marquantes du Vivarium Studio, l'exquise apprentie galeriste, lunettes aviateur sur le nez et veste en cuir sur les épaules, n'a aucun spectacle, petit ou grand, à proposer aux deux femmes et à l'homme qu'elle accueille, mais seulement un espace, encore en chantier. Aux plus fidèles spectatrices et spectateurs de Philippe Quesne, là encore, cet endroit, avec son format longiligne, sa porte à jardin, ses parois en placot et son ouverture en forme de baie vitrée, en rappellera également un autre, l'appartement de Serge, dont la moquette violette aurait été remplacée par du lino imitation parquet. Et pour cause : comme Madame Laugier l'explique au trio qui l'accompagne, en faisant le même tour du propriétaire que Serge à son époque, l'espace, transformé en galerie, n'est autre que l'ancien logement de son ami, parti on ne sait où. **Pour le scénographe de grand talent qu'est Philippe Quesne, cette filiation par le décor n'a rien d'un hasard et tisse immédiatement un lien, à près de deux décennies d'écart, entre sa nouvelle création et l'ancienne.** À un détail majeur près, qui chagrine beaucoup celles et ceux qui découvrent les lieux : la disparition du jardin, et donc de la nature, sur lequel ouvrait l'ancienne baie vitrée, remplacé, galerie oblige, par un atelier de bricolage aux murs en contreplaqué autrement moins séduisants.

À l'image de Serge, Madame Laugier a, elle aussi, un grand projet – comme, d'ailleurs, bon nombre des personnages des spectacles de Philippe Quesne : la réalisation d'une biennale avec le concours, « *s'ils le souhaitent* » – de la prévenance, toujours –, de ses trois hôtes du jour. Sans coup férir, les unes et les autres, armés d'une grosse enceinte portable, d'une peau de renard et d'une paire de patins à glace, quittent rapidement leur rôle de simples observateurs, sagement à l'écoute, pour devenir acteurs de la transformation du lieu et perturbateurs de cet espace par trop inhabité. À cette chaise suspendue en l'air par un crochet, prenant la forme d'une oeuvre apparemment intitulée *La spectatrice émancipée*, ils font subir un premier traitement de choc : désormais recouverte d'une bâche en plastique, munie d'une paire de bottes sous ses pieds, auréolée d'une épaisse fumée, la voilà devenue *Le kyste de ma mère*. Simple, efficace, et diablement incongru. Dans la même veine, Olga, qui a essayé de se siphonner discrètement un peu d'hélium sans voir que la bonbonne était vide et est visiblement prête à faire feu de tout bois, s'empare d'un bout de lino pour marteler l'établi de fortune – deux tréteaux et une planche – installé au milieu de la pièce. Stoppée net par Madame Laugier, qui protège les oeuvres en présence, elle cède bientôt sa place à un autre artiste sorti de nulle part, Jesper, qui ne tarde pas à s'adonner à une expérience chimique hautement spectaculaire – dont nous ne divulgâcherons rien tant elle est (réellement) surprenante. Ainsi lancé, notre quatuor, bientôt rejoint par la galeriste qui montre elle aussi, finalement, quelques velléités créatrices, s'adonne à une forme de sérendipité artistique et ses membres s'emparent chacun de ce qui leur tombe sous la main – des rouleaux de lino, des enseignes lumineuses, des coiffes en polystyrène... – pour bricoler une collection de performances hétéroclites qui s'imaginent, dans le détail, en même temps qu'elles se construisent.

Sans avoir l'air d'y toucher, ces cinq hurluberlus, sur lesquels, il faut le concéder, nous n'aurions pas misé un kopeck au départ, réussissent à produire un univers aux frontières de l'absurde, auquel notre regard cartésien s'acclimate peu à peu, jusqu'à l'adhésion la plus complète. Si la plupart de leurs œuvres sont furieusement saugrenues et techniquement loin d'être à couper le souffle, l'engagement sincère et la conviction profonde qu'ils mobilisent pour les réaliser étonnent, séduisent, persuadent, et tous finissent par véritablement transformer et habiter l'espace désincarné qui leur était offert. Ils prouvent alors qu'il ne faut, parfois, que peu de moyens pour « faire art » et, comme souvent chez Philippe Quesne, que la poétique, pour peu qu'elle soit révélée, se niche dans le petit rien, dans le quotidien, voire dans le vulgaire – à l'instar de ces sculptures en balatum. En cela, ces artistes qui, contrairement à Serge, ne doutent jamais de leur statut et de leur position, s'imposent comme ses dignes héritiers, voire ses versions 2.0, usant parfois de modalités rocambolesques pour arriver à leurs fins – ou l'art de se compliquer inutilement la tâche en passant par la grille d'aération plutôt que par la porte d'entrée. Toutefois, là où leur aîné théâtral osait exposer son art aux yeux des profanes – dont l'identité changeait en fonction des représentations –, et suscitait chez eux une réelle émotion matinée de bienveillance, ces cinq-là restent entre eux, bénéficiant des mêmes félicitations – parfois obséquieuses –, mais protégés de tout regard réellement extérieur, et donc de toute critique potentielle. Comme si, semble esquisser Philippe Quesne de façon subliminale, et plus grinçante que dans *L'Effet de Serge*, les artistes s'étaient, en restant bien à l'abri entre les quatre murs de leur galerie, retranchés dans un entre-soi où les congratulations arrosées au champagne – façon pot de première ou vernissage – peuvent parfois passer pour de la vainne, mais réelle, complaisance.

Ponctuée par plusieurs textes que **Laura Vazquez** – avec qui Philippe Quesne avait déjà collaboré pour *Fantasmagoria* et *Le Jardin des délices* – avait composés en amont des répétitions et qui se retrouvent ici lu ou projetés, sans toujours jour, il est vrai, de la visibilité qu'ils méritent, **cette traversée, qui chemine constamment sur un fil, emporte la mise grâce à un savant alliage entre savoir-faire et talent**. Savoir-faire de Philippe Quesne qui, une nouvelle fois, prouve qu'il est maître en son royaume scénographique, capable de mobiliser tantôt les lumières, tantôt la musique – de John Cage à Schubert en passant par Marlene Dietrich et la version instrumentale **du savoureux Love in Portofino de Dalida** – pour en montrer, par la bande, le pouvoir transcendental – ou comment, dans les premières encabures, faire monter la tension et accroître l'étrangeté avec des sonorités inquiétantes alors que rien ne substantiellement effrayant ne se passe au plateau ; et talent des cinq interprètes qui l'accompagnent. Résultat d'un habile mélange entre piliers du Vivarium Studio, comme la géniale **Isabelle Angotti** et le fidèle régisseur général **Marc Chevillon**, et nouveaux venus, tels l'autoritaire **Veronika Vasilyeva-Rije**, la non moins décidée **Céleste Brunnquell** et le plus discret **Marc Susini**, qui, pour les deux derniers, collaborent pour la première fois avec le metteur en scène, la distribution fait des étincelles dans sa manière de faire reluire l'« esprit Quesne », à mi-chemin entre absurde et réel, ironie et poésie, mais toujours rempli d'une humanité qui déborde de son lit, et surtout de donner corps à ces magnifiques mots de Laura Vazquez prononcés à la volée : « *si vous voulez savoir ce qui se passe à l'intérieur des choses / il faut d'abord les déplacer / puis il faut les écouter / puis il faut les assembler / puis il faudra les enterrer / les occupants des fusées sont au courant / les animaux marins sont au courant / les animaux volants sont au courant nous aussi nous sommes au courant* ».

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

Le Paradoxe de John

Conception, mise en scène et scénographie **Philippe Quesne**

Textes originaux **Laura Vazquez**

Avec **Isabelle Angotti, Céleste Brunnquell, Marc Susini, Veronika Vasilyeva-Rije, Marc Chevillon**

Costumes **Anna Carraud, assistée de Mirabelle Perot**

Régie et collaboration artistique **François Boulet, Marc Chevillon**

Collaboration technique **Thomas Laigle**

Peintre décoratrice **Marie Maresca**

Musiques **Riz Ortolani, Pan Sonic, Noel Boggs, John Cage, Morton Feldman, Franz Schubert, Marlene Dietrich, Demetrio Stratos, Lucy Railton, Fred Buscaglione, Stelvio Cipriani**

Production **Vivarium Studio**

Coproduction **La Commune – Centre dramatique national d'Aubervilliers, Théâtre de la Bastille, Festival d'Automne à Paris,**

Théâtre Garonne scène européenne – Toulouse, Maillon Théâtre de Strasbourg – scène européenne, Maison Saint-Gervais –

Genève, Kampnagel – Hamburg

Avec le soutien de la Région Île-de-France

La compagnie est conventionnée par le ministère de la Culture – DRAC Île-de-France.

Durée : 1h25

La Commune, CDN d'Aubervilliers, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris

du 7 au 16 novembre 2025

Théâtre de la Bastille, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris

du 26 novembre au 6 décembre

Théâtre Garonne, Scène européenne, Toulouse

du 22 au 25 janvier 2026

HAU, Berlin (Allemagne)

les 20 et 21 février

Librairie 7L, Paris

le 24 février

Kampnagel, Hambourg (Allemagne)

du 26 au 28 février

Le Lieu Unique, Nantes

du 3 au 5 mars

Théâtre National de Bordeaux-Aquitaine

du 10 au 13 mars

Théâtre Avec «le Paradoxe de John», le metteur en scène et plasticien Philippe Quesne amuse la galerie d'art

► Réservé aux abonnés Pendant une heure vingt, Philippe Quesne transforme la scène du théâtre de la Commune d'Aubervilliers en galerie d'art, où se multiplient performances et installations en direct sur fond de poésie.



Veronika Vasilyeva-Rije entourée des fantômes du plateau. (Martin Argyroglo/Martin Argyroglo)

C'est d'abord une voix qui s'élève depuis les coulisses, celle, irrésistiblement drôle dès les premières secondes, d'Isabelle Angotti, compagne de longue date de [Philippe Quesne](#). Les mains en avant, précautionneuse, elle fait le tour du propriétaire à trois hurluberlus arborant perruques et/ou santiags. Deux jeunes filles et un homme plus âgé ([Céleste Brunnquell](#), Veronika Vasilyeva-Rije et Marc Susini) explorent doucement un rectangle tendu de lino imitation parquet, encombré d'objets plus ou moins techniques, plus ou moins mystérieux : du matériel de son, des bombonnes de gaz, des néons sur lesquels défilent des textes en lettres lumineuses, et des masses oblongues recouvertes de tissu comme des fantômes.

Redondance profondément jouissive

Le nouveau spectacle de Philippe Quesne, écrit en collaboration avec [Laura Vazquez](#) qui livre le texte poétique des performances, ne raconte pas la vie d'une galerie d'art, il est une galerie d'art, dans laquelle une poignée de personnages vont créer une heure vingt durant performances et installations. La distinction est de taille, on peut même dire qu'elle a quelque chose d'éthique : il ne s'agit pas pour Philippe Quesne, qui pratique le théâtre en plasticien, de représenter la création, mais de la créer, dans une redondance profondément jouissive, comique et libératrice.



Il y a plus de quinze ans, le metteur en scène donnait probablement son plus beau spectacle, *l'Effet de Serge*, dans lequel un type étrange invitait chez lui des «artistes» à présenter de très courtes performances. Philippe Quesne réinvestit à la fois cette forme et cette histoire, puisque le plateau du *Paradoxe de John* n'est autre que ce même appartement, débarrassé de sa moquette violette et de sa table de ping-pong : un lieu hanté de performances passées, et dont les fantômes se réveilleront dans une séquence où culmine la bizarre drôlerie du spectacle.

Sculpture grotesque

Sur le lino, et dans le lino, on crée donc : une procession déguisée dont les costumes de polystyrène finiront par former une sculpture grotesque, une lecture de poésie allongé au sol, l'éruption spectaculaire d'une mousse blanchâtre obtenue par réaction chimique, ou encore l'enveloppement d'une chaise dans un plastique transparent - et si on appelait ça «le Kyste de ma mère». Qu'on fasse de l'art, qu'on parle, ou qu'on ouvre une bouteille de champagne, qu'on visite ou qu'on vernisse, tout sur le plateau est création. C'est que tout fait performance, dans une continuité particulièrement réconfortante entre la banalité des énoncés quotidiens et la poésie lyrique et sensuelle de Laura Vazquez, entre la démarche naturellement étrange d'un personnage et la gestuelle outrée de l'artiste. Le monde de Quesne est curieux, dans tous les sens du terme.

En élaborant avec *le Paradoxe de John* un diptyque, Philippe Quesne consacre une manière, sans doute celle qu'il réussit le mieux, et avec elle, une croyance profonde et simple dans le présent pur de la représentation : un moment suspendu et privilégié dans nos vies sans cesse mises à profit, un moment pour lire, penser, faire la fête et créer. La performance, dans ce qu'elle recèle d'absurde et d'arbitraire, et parce que les conditions de sa mise en œuvre sont nécessairement un moment comique et gênant, devient un temps gratuit et libérateur, dont l'énergie circule allègrement entre la scène et la salle.

Le Paradoxe de John, conception, mise en scène et scénographie : Philippe Quesne. Textes originaux : Laura Vazquez.

Au Théâtre de la Commune à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis) dans le cadre du Festival d'Automne, jusqu'au 16 novembre.

Au théâtre de la Bastille (75011), du 26 novembre au 6 décembre, puis en tournée

Céleste Brunnquell : "Le cinéma est un milieu hors du monde, qui isole les acteurs"

Son visage nous est familier depuis son rôle dans "En thérapie". Céleste Brunnquell est actuellement sur scène avec "Le Paradoxe de John", un spectacle mis en scène par Philippe Quesne, dans le cadre du Festival d'automne. Rencontre.



Céleste Brunnquell à Paris le 31 octobre 2025. Photo Fanny de Gouville pour Télérama

Elle n'avait pas 15 ans lorsqu'elle fut révélée par le film *Les Éblouis* (2019), de Sarah Suco. Ont suivi *En thérapie*, la série d'Éric Toledano et Olivier Nakache (2021-2022) diffusée sur Arte, *L'Origine du mal* (2022), *La Fille de son père* (2023). Et, au théâtre, *Juste la fin du monde*, la pièce de Jean-Luc Lagarce mise en scène par Johanny Bert au début de cette année. À tout juste 23 ans, Céleste Brunnquell mène sa barque en quasi-autodidacte, devenue en quelques années un visage familier du public. On la retrouve, mise en scène par Philippe Quesne, dans *Le Paradoxe de John*. Il y a tissé, à partir des poèmes originaux de Laura Vazquez, une rêverie sur la place de l'art dans nos vies.

Que raconte cette pièce que vous jouez aux côtés de trois autres interprètes ?

Je ne sais pas ! Philippe Quesne nous a demandé de nous abandonner à son projet, qui repose sur les poèmes spécialement écrits par Laura Vazquez. Avec pour décor une galerie d'art en cours d'aménagement, formant un refuge, comme un bunker, dans une sorte de fin du monde. Ce qu'interroge avant tout cette pièce, c'est la relation à l'art. Mais je ne peux en dire plus. Quant à la forme, je crois que nous la chercherons jusqu'au dernier moment. C'est la première fois que je travaille en improvisant autant.

Est-ce plaisant ?

Je retrouve cette manière de vivre et de faire du théâtre comme lorsque j'étais adolescente et que c'était un loisir. Je n'ai jamais autant aimé jouer qu'à cette période ! Avec mes camarades, on expérimentait sans se poser de questions. Je retrouve cette liberté avec Philippe Quesne, qui a instauré entre nous un rapport de confiance. Pendant les répétitions, le temps est distendu, bouleversé. Comme dans les films du Finlandais Aki Kaurismäki, auxquels Philippe Quesne se réfère. C'est très précieux pour moi de travailler avec des gens comme lui, qui essayent de garder leur créativité. Je suis heureuse qu'on se retrouve.

Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Sur le tournage de La Fille de son père, d'Erwan Leduc [Philippe Quesne joue le rôle du père d'Étienne, ndlr]. Puis nous nous sommes recroisés. J'ai toujours entendu du bien des spectacles de Philippe, mais n'ai jamais pu les voir, ils étaient toujours complets ! Sa cinéphilie, notamment son goût pour les films de Jacques Rozier, son rapport aux objets et aux corps me parlent. Quand il m'a proposé ce spectacle, j'ai dit oui tout de suite, sans avoir lu le texte et sans connaître la teneur exacte de son projet.

On vous a beaucoup vue au cinéma. Pourquoi le théâtre ?

Parce que c'est du travail ! J'aime le cinéma. J'y ai commencé ma carrière à 15 ans. Mais c'est un milieu hors du monde, qui nous isole. Les tournages sont des bulles où l'ennui peut vite s'inviter. Alors qu'au théâtre l'exercice est plus laborieux : il se répète chaque soir. Jamais je n'aurais pensé faire du cinéma, tant cet univers est loin de mon enfance, passée en grande partie sur scène, à danser dix ans durant et à jouer pour le plaisir.

Vous n'avez pas fait d'école de théâtre. Auriez-vous aimé ?

Non. Je crois que ça m'aurait angoissée. L'idée d'appartenir à un groupe pendant plusieurs années, d'y côtoyer les mêmes personnes, ne m'attire pas. J'ai eu la chance de démarrer jeune et d'avoir ensuite du travail. Mais je ne regrette pas, j'apprends quotidiennement. Enfant, j'ai pris des cours de danse, qui me servent aujourd'hui pour éprouver mes rôles. J'ai besoin de passer par le corps. Je pratique d'ailleurs encore un peu la danse.

Depuis quand vous considérez-vous comme une comédienne ?

Depuis peu. Avant, je ne me disais pas que j'allais évoluer dans ce milieu. J'ai étudié quelque temps à la fac d'histoire de l'art et une année aux Beaux-Arts de Bruxelles pour me laisser le temps de la réflexion. Mais j'ai vite été rattrapée par mon envie de jouer. Mon rôle dans *En thérapie* a été un tournant décisif pour envisager une carrière dans ce milieu, émerveillée par le talent de Pierre Salvadori, qui réalisait les épisodes consacrés aux séances de mon personnage. Puis les projets se sont enchaînés. Jusqu'à maintenant, où je dois bien convenir que jouer est mon métier.

Qu'aimeriez-vous jouer ?

Pour le moment, je suis enfermée dans des rôles de femmes sérieuses, rigides dans leur corps. Ce que je ne suis pas dans la vie ! Je rêverais d'incarner un personnage un peu fou, moins dans la norme. Je crois que *Le Paradoxe de John* va m'y amener.

Le Paradoxe de John, de et par Philippe Quesne, dans le cadre du Festival d'automne. Du 7 au 16 novembre. Mercredi-vendredi. 20h, samedi 18h, dimanche 16h. La Commune, 2, rue Édouard-Poisson, 93 Aubervilliers. 01 48 33 16 16. 8-25 €. Puis du 26 novembre au 6 décembre, Théâtre de la Bastille (11^e).

Avec "Le Paradoxe de John", l'artiste-ovni Philippe Quesne revient au théâtre de proximité

Avec son humour tranquille et son empathie calme, il revendique le droit à la rêverie. Portrait d'un metteur en scène qui est "regardé le théâtre en diagonale" alors que son "Paradoxe de John" débarque sur la scène de la Commune, à Aubervilliers.



Marc Susini, Veronika Vasilyeva-Rije, Céleste Brunnquell et Isabelle Angotti interprètent « Le Paradoxe de John ».
Photo Vivarium Studio

Par Fabienne Pascaud

Réservé aux abonnés

Publié le 07 novembre 2025 à 15h00 | Mis à jour le 10 novembre 2025 à 09h43

Après les grandes formes, retour aux petites. Après les utopies politiques, les utopies intimes. Loin des ambitions poético-visionnaires de *Crash Park : la vie d'une île* (2018), *Cosmic Drama* (2022) et *Le Jardin des délices* (2023), Philippe Quesne, 55 ans, revient à un théâtre de proximité. Et remet sur le métier un de ses premiers succès, *L'Effet de Serge* (2007) pour lui adjoindre une suite et composer une sorte de diptyque autour de la vie dans l'art et de l'art dans la vie ; autour, aussi, de ces mille petites routines quotidiennes qui apaisent, confortent, recréent un monde. L'y accompagnent les poèmes hétéroclites de sa nouvelle complice : Laura Vazquez.

L'Effet de Serge contait avec candeur comment un solitaire, Serge (incarné par le surréaliste Gaëtan Vourc'h) offrait chaque dimanche à de patients amis, dans son appartement dépouillé, un petit spectacle bricolé à sa façon et d'une minute seulement. Maladresse du créateur, besoin de partage,

générosité de l'entourage : le spectacle aux allures autobiographiques a tourné dix ans durant dans trente-cinq pays. Aux côtés de deux comédiennes et d'un musicien, dans le même décor, John succède aujourd'hui à Serge. Dans *Le Paradoxe de John*. Interprété par Marc Susini — acteur fétiche du cinéaste Albert Serra — il sera un galeriste entouré de convives. Mais attention : sa galerie d'art est plutôt un mini centre familial indépendant...

“Le plaisir des choses modestes”

Philippe Quesne aime se décaler de la réalité, décaler la réalité et « *regarder le théâtre en diagonale* », comme il dit. « *J'ai besoin de retrouver le plaisir des choses modestes et que le monde décèle. L'art peut s'exprimer dans les actes les plus simples. Avec rien. Mes spectacles racontent la réconciliation de l'homme et de la nature, tels des contes qui anticipent les dangers écologiques, économiques et inventent de nouvelles façons de vivre ensemble. Une renaissance est possible.* » L'ex-patron du Théâtre des Amandiers de Nanterre (2014-2021) et actuel directeur artistique de La Ménagerie de verre a toujours défendu la liberté d'être artiste et veillé à maintenir son précaire équilibre avec la nécessité de gagner sa vie. Son meilleur souvenir de Nanterre ? Y avoir assisté aux répétitions de Claude Régy, de Pommerat, de Gisèle Vienne... Formé à l'École Estienne, puis aux Arts déco de Paris, d'abord scénographe (comme son père), c'est par l'art plastique qu'il vient au théâtre. D'où la beauté étrange, sculpturale de spectacles composés comme des tableaux surréalistes.

En 2003, il fonde le Vivarium Studio, improbable compagnie d'acteurs, de musiciens, de plasticiens et de danseurs mêlés. Avec son humour tranquille, son empathie calme, il ose alors d'invraisemblables créations, nourries de Beckett comme de Perec, de philosophie aussi. Sa mère était prof de philo. Pas de crimes, de trahisons, de conflits, de passions dans ses histoires de taupes, de parcs d'attractions, de pierres, de pluie, de dragons. Des idéalistes égarés et peu performants, des animaux, des végétaux ou même des minéraux s'y essaient juste à vivre en harmonie autour d'entreprises sans queue ni tête. Les créatures de Philippe Quesne n'aspirent qu'à s'organiser vaille que vaille, loin des tumultes du monde. « *Je n'arrive pas à faire de tragédie* », sourit l'artiste-ovni qui revendique le droit à la rêverie, au flottement, à la douceur. Et à la bienveillance.

Le Paradoxe de John, du 7 au 16 novembre à La Commune, Centre dramatique national d'Aubervilliers, 93300 ; du 26 novembre au 6 décembre au Théâtre de la Bastille, Paris 11^e.

Poétique amusée d'une galerie conceptuelle : Philippe Quesne en terrain conquis

Par **Amaury Jacquet** - 29 novembre 2025



Le paradoxe de John - (C)Martin Argyroglou

Il y a chez **Philippe Quesne** cette folie rare, paradoxale : celle de transformer la satire en matière à rêver. « Le Paradoxe de John », nouvelle création du Vivarium Studio, s'avance ainsi comme un drôle d'objet, à mi-chemin entre la performance d'art contemporain, la poésie sonore et la comédie douce-amère.

Un spectacle qui — paradoxe oblige — se plaît à tourner en dérision l'art contemporain tel qu'on le sacrifie aujourd'hui, tout en érigéant cette moquerie en geste artistique pleinement assumé.

On entre dans la salle comme dans une galerie improbable, celle que le protagoniste — un **Marc Susini** d'une justesse sidérante — tente d'aménager à partir de l'ancien appartement de L'Effet de Serge.

Ce décor qui revient, vieux voyageur de plateau ayant traversé trente pays, fait ici figure de ready-made géant : une relique devenue sculpture, un espace reconvertis comme on retape une théorie.

Quesne s'amuse de cette archéologie de lui-même, de cette filiation presque trop parfaite avec sa pièce de 2007, mais l'intègre comme un personnage supplémentaire, une strate visible de son rapport au geste artistique.

Cartographie d'un monde légèrement décalé

La galerie qui se construit sous nos yeux ressemble immédiatement à une exposition conceptuelle qui aurait lu trop de catalogues : installations bancales, objets promus au rang de mystères métaphysiques, micro-performances dont l'ambition semble osciller entre la blague érudite et le manifeste dada.

Quesne détourne les codes de l'art contemporain avec une affection évidente — jamais méchante, toujours taquine — comme si l'on se trouvait dans une parodie montée par ceux qui connaissent trop bien ce qu'ils pastichent pour en rire franchement.

La présence des textes de **Laura Vazquez** — fragments taillés dans une langue vibrante, parfois éclatée — fait glisser le spectacle vers une poésie de laboratoire, un surréalisme à faible tension qui infuse l'ensemble. On devine la silhouette de **Paul Nougé** qui rôde, les objets qui prennent une puissance bizarre, l'humour sec, l'austérité joyeuse.

On sent aussi que **Quesne** aime, profondément, ces filiations : ses références ne sont jamais des décos, mais des organismes vivants qui travaillent l'espace.

Dans cette jungle ironique, les interprètes — **Isabelle Angotti** incarne à merveille une sorte de témoin-observatrice, à la fois embarquée et légèrement décalée, qui capte la folie douce du dispositif tout en y inscrivant une humanité ténue.

Sa présence crée des points d'ancrage sensibles dans ce théâtre du paradoxe, comme si elle offrait, par moments, la possibilité d'un réel au milieu des dérives.

Ses partenaires **Veronika Vasilyeva-Rije**, **Céleste Brunnquell** et **Marc Susini** déplient à ses cotés une précision de jeu remarquable. Ils naviguent avec une clairvoyance presque musicale entre les emballages absurdes, les lenteurs savamment chorégraphiées et les surgissements poétiques.

Marc Susini campe cet amateur d'art à l'abri d'une délicatesse surréaliste : un corps légèrement en décalage, une voix qui semble sortie d'une autre époque, un humour discret mais profondément incarné. L'ensemble de la distribution forme un quatuor d'une cohérence admirable, capable de jouer l'excentricité sans jamais forcer la note.

Il y a aussi dans « Le Paradoxe de John » une part de folie douce, celle qui dérive de la liberté totale donnée aux objets : sculptures animées, éléments techniques qui se mettent à exister de manière autonome, atmosphère de club littéraire barré où la soirée peut dégénérer à chaque seconde en métaphore cosmique.

Tout cela se déroule sans tapage, sans jamais chercher à épater : comme si le spectacle revendiquait que rien n'est plus sérieux qu'un jeu bien mené.

Au fond, le paradoxe du titre pourrait se lire ainsi : **Quesne** crée un art qui se moque de l'art, un théâtre qui regarde ses propres mécanismes avec une lucidité amusée, une œuvre qui ne cesse de montrer qu'elle est fabriquée — pour mieux en dégager une poésie irrésistible.

On en sort en se demandant si l'ironie peut être une forme de tendresse. Chez **Quesne**, la réponse est oui, indubitablement.

Et c'est là que réside la grande réussite de ce spectacle : dans ce mélange de lucidité et d'enchantement, de pensée et de folie, de précision et de lâcher-prise. Une galerie d'art qui ne cesse de glisser entre les doigts, mais où chaque geste, chaque silence, chaque micro-performance semble viser juste. Pour une fantaisie au scalpel.

Dates : du 26 novembre au 6 décembre 2025 – **Lieu** : [Théâtre de la Bastille](#) (Paris)

Conception et Mise en scène : Philippe Quesne

PRESSE
Web - Annonces

Pourquoi le théâtre n'a jamais été aussi nécessaire ?

par Jean-Marie Durand
Publié le 16 décembre 2025 à 7h00
Mis à jour le 15 décembre 2025 à 15h06

De Gosselin à Chavrier, la scène théâtrale française a offert des expériences puissantes et marquantes. Une vitalité éclatante, pourtant fragilisée par les attaques contre la culture.

[...]

Le théâtre contemporain n'a rien perdu de sa vocation à affecter nos vies en les éclairant par la présence des corps et des voix. On pense, entre autres, à Pétrole de Sylvain Creuzevault, au *Paradoxe de John* de Philippe Quesne, à *Occupations* de Séverine Chavrier, à Honda Romance de Vimala Pons, à *Mémoire de fille* de Suzanne de Baecque, à Israël et Mohamed de Mohamed El Katib et Israel Galvan, à Bovary Madame de Christophe Honoré... La première moitié de l'année ne fut pas en reste ; les traces des spectacles de Rébecca Chaillon, Lorraine De Sagazan, Camille Dagen, Julie Deliquet, François Chaignaud, Stanislas Nordey, Tiago Rodrigues... restent imprimées dans les esprits.

[...]

<https://www.lesinrocks.com/arts-et-scenes/pourquoi-le-theatre-na-jamais-ete-aussi-necessaire-686048-16-12-2025/>

Théâtre : les meilleures pièces à voir à Paris en décembre 2025

“Mémoire de fille”, d’après Annie Ernaux, “Honda Romance”, de Vimala Pons, “L’École de danse”, de Goldoni, “La Ménagerie de verre”, de Tennessee Williams... Découvrez les meilleurs spectacles qui se jouent ce mois-ci à Paris et ce que “Télérama” en a pensé.

[...]

“Le Paradoxe de John”



« Le Paradoxe de John », une pièce mise en scène par Philippe Quesne, à voir jusqu’au 6 décembre au Théâtre de la Bastille. Photo Martin Argyroglou

Depuis ses débuts dans la mise en scène, le plasticien Philippe Quesne fait cohabiter hommes et femmes de bonne volonté avec le vivant sous toutes ses formes. Dans un appartement devenu galerie d’art, trois artistes extravagants cherchent à séduire la maîtresse des lieux, l’irrésistible comédienne Isabelle Angotti. Si leurs performances naïves lui plaisent, elle organisera une biennale d’art... Caricature de l’art contemporain ? Soutenu par une musique qui se joue des tubes comme des classiques, Quesne transforme plutôt la scène en authentique fabrique d’art où le public participe avec de plus en plus d’empathie aux installations débridées de performeurs qui y jouent leur vie. Et l’art de sublimer les riens du quotidien, de réconcilier avec la bienveillance, la douceur, la lenteur, le flottement. Une petite merveille. — F.P.

TTT Mise en scène de Philippe Quesne, textes de Laura Vazquez. Durée : 1h30. Jusqu’au 6 décembre, 20h30 (du mercredi au vendredi, lundi, mardi), 18h (samedi), Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, 11^e, 01 43 57 42 14. Dans le cadre du Festival d’automne. (12-26 €).

[...]

Sélection Théâtre et danse : les spectacles à voir en ce moment à Paris et ailleurs

◆ Réservé aux abonnés A Paris, Béthune ou Lorient, «Libé» vous guide dans les pièces ou spectacles de danse à ne pas manquer. Avec notamment «Pétrole» de Pasolini par Sylvain Creuzevault, «Paradoxe» de Guillaume Vincent et Florence Janas, et «Ceramic Circus» de Julian Vogel.

Par **SERVICE CULTURE**

Publié le 02/12/2025 à 5h41

(...)

«Le Paradoxe de John» de Philippe Quesne

Le nouveau spectacle de Philippe Quesne, écrit en collaboration avec Laura Vazquez qui livre le texte poétique des performances, ne raconte pas la vie d'une galerie d'art, il est une galerie d'art, dans laquelle une poignée de personnages vont créer une heure vingt durant performances et installations. La distinction est de taille : il ne s'agit pas pour lui, qui pratique le théâtre en plasticien, de représenter la création, mais de la créer, dans une redondance profondément jouissive, comique et libératrice. [Lire la critique de Lucile Commeaux](#).

Au théâtre de la Bastille, du 26 novembre au 6 décembre, puis en tournée.

Théâtre : les meilleures pièces à voir à Paris en novembre 2025

“Le Paradoxe de John”, par Philippe Quesne, “L’École de danse”, de Carlo Goldoni, “La Terre”, d’après Émile Zola... Découvrez les meilleurs spectacles qui se jouent ce mois-ci à Paris et ce que “Télérama” en a pensé.



« Le Paradoxe de John », une pièce mise en scène par Philippe Quesne, à voir jusqu’au 6 décembre au Théâtre de la Bastille. Photo Martin Argyroglo

Par Fabienne Pascaud, Laurence Le Saux, Emmanuelle Bouchez, Kilian Orain, Tiphaïne Le Roy

Réservé aux abonnés

Publié le 27 novembre 2025 à 09h53 | Mis à jour le 28 novembre 2025 à 15h57

“Le Paradoxe de John”

Depuis ses débuts dans la mise en scène, le plasticien Philippe Quesne fait cohabiter hommes et femmes de bonne volonté avec le vivant sous toutes ses formes. Dans un appartement devenu galerie d’art, trois artistes extravagants cherchent à séduire la maîtresse des lieux, l’irrésistible comédienne Isabelle Angotti. Si leurs performances naïves lui plaisent, elle organisera une biennale d’art... Caricature de l’art contemporain ? Soutenu par une musique qui se joue des tubes comme des classiques, Quesne transforme plutôt la scène en authentique fabrique d’art où le public participe avec de plus en plus d’empathie aux installations débridées de performeurs qui y jouent leur vie. Et l’art de sublimer les riens du quotidien, de réconcilier avec la bienveillance, la douceur, la lenteur, le flottement. Une petite merveille. — F.P.

TTT Mise en scène de Philippe Quesne, textes de Laura Vazquez. Durée : 1h30. Jusqu’au 6 décembre, 20h30 (du mer. au ven., lun., mar.), 18h (sam.), Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, 11^e, 01 43 57 42 14, festival-automne.com. (12-26 €).

Sélection Théâtre et danse : les spectacles à voir en ce moment à Paris et ailleurs

► **Réserve aux abonnés** A Paris, Lyon, ou Strasbourg, «Libé» vous guide dans les pièces ou spectacles de danse à ne pas manquer. Avec notamment «l'Ecole de danse» de Goldoni, «Mémoire de fille» avec Suzanne de Baecque et «les Petites Filles modernes (titre provisoire)» de Joël Pommerat.

Par **SERVICE CULTURE**

Publié aujourd'hui à 7h32

(...)

«Le Paradoxe de John» de Philippe Quesne



(Martin Argyroglo/Martin Argyroglo)

Le nouveau spectacle de Philippe Quesne, écrit en collaboration avec Laura Vazquez qui livre le texte poétique des performances, ne raconte pas la vie d'une galerie d'art, il est une galerie d'art, dans laquelle une poignée de personnages vont créer une heure vingt durant performances et installations. La distinction est de taille : il ne s'agit pas pour lui, qui pratique le théâtre en plasticien, de représenter la création, mais de la créer, dans une redondance profondément jouissive, comique et libératrice. [Lire la critique de Lucile Commeaux.](#)

Au théâtre de la Bastille, du 26 novembre au 6 décembre, puis en tournée.

Yelle, Philippe Quesne, "Stranger Things 5"... Voici les 8 recos de la semaine

par [Les Inrockuptibles](#)

Publié le 24 novembre 2025 à 18h24

Mis à jour le 24 novembre 2025 à 18h24

[...]

4. *Le Paradoxe de John*, par Philippe Quesne

Il y a 20 ans, [Philippe Quesne](#) signait une pièce qui deviendra culte intitulée *L'Effet de Serge*, dans lequel un attachant hurluberlu se mettait en tête de divertir ses ami·es, tous les dimanches, en leur proposant de courts spectacles. Cette création est en quelque sorte son prolongement au travers des thématiques qu'elle aborde : la solitude, l'écoute, la complicité, l'inspiration... Il sera question d'un personnage tout aussi loufoque qui ouvre une galerie d'art, entouré par ses camarades. Touchant et délicieusement absurde, le travail de Philippe Quesne est ici ponctué de textes de [l'autrice et poétesse Laura Vazquez](#).

Du 26 novembre au 6 décembre au Théâtre de la Bastille

Sélection Théâtre et danse : les spectacles à voir en ce moment à Paris et ailleurs

► Réservé aux abonnés Paris, mais aussi Lyon, Strasbourg ou Rennes : «Libé» vous guide dans les pièces ou spectacles de danse à ne pas manquer. Avec notamment «le voyage de la Vénus noire» d'Alice Diop, «Mémoire de fille» avec Suzanne de Baecque et «le Paradoxe de John» de Philippe Quesne.

[...]

«Le Paradoxe de John» de Philippe Quesne



(Martin Argyroglo/Martin Argyroglo)

Le nouveau spectacle de Philippe Quesne, écrit en collaboration avec Laura Vazquez qui livre le texte poétique des performances, ne raconte pas la vie d'une galerie d'art, il est une galerie d'art, dans laquelle une poignée de personnages vont créer une heure vingt durant performances et installations. La distinction est de taille : il ne s'agit pas pour lui, qui pratique le théâtre en plasticien, de représenter la création, mais de la créer, dans une redondance profondément jouissive, comique et libératrice. [Lire la critique de Lucile Commeaux.](#)

Au théâtre de la Bastille (75 011) du 26 novembre au 6 décembre, puis en tournée.

[...]

Chrystèle Khodr, Pamina de Coulon et Philippe Quesne : quels spectacles voir en ce moment ?

par Igor Hansen-Leve
Publié le 17 novembre 2025 à 11h57
Mis à jour le 17 novembre 2025 à 11h58



↑
Le Paradoxe de John © Martin Anzyroglu

Chrystèle Khodr et Nadim Deaibes à la MC93, Philippe Quesne au Théâtre de la Bastille, Pamina de Coulon au Montfort. Quels spectacles voir dans les prochaines semaines ? Notre sélection.

[...]

Le Paradoxe de John, par Philippe Quesne

Il y a 20 ans, Philippe Quesne signait une pièce qui deviendra culte intitulée *L'Effet de Serge*, dans lequel un attachant hurluberlu se mettait en tête de divertir ses ami·es, tous les dimanches, en leur proposant de courts spectacles. Cette création est en quelque sorte son prolongement au travers des thématiques qu'elle aborde : la solitude, l'écoute, la complicité, l'inspiration... Il sera question d'un personnage tout aussi loufoque qui ouvre une galerie d'art, entouré par ses camarades. Touchant et délicieusement absurde, le travail de Philippe Quesne est ici ponctué de textes de l'autrice et poétesse Laura Vazquez.

Du 26 novembre au 6 décembre au Théâtre de la Bastille, à Paris (X^e) – dans le cadre du festival d'automne.

[...]

« INSTALLATION VIVANTE, D'APRÈS LA MELANCOLIE DES DRAGONS » : PHILIPPE QUESNE ET SON VIVARIUM STUDIO S'EMPARENT DE LA COMMUNE

Posted by [infernolaredaction](#) on 9 novembre 2025 · [Laissez un commentaire](#)



« Installation vivante » (d'après « La Mélancolie des Dragons ») – Philippe Quesne / Vivarium Studio – La Commune, CDN D'Aubervilliers – 12.11 – 16.11.2025

En préambule de la nouvelle création « Le Paradoxe de John » de Philippe Quesne (qui joue au Plateau 2), La Commune invite Vivarium Studio, la compagnie du metteur en scène et plasticien, à s'emparer de la scène du théâtre, pour un voyage sensoriel et temporel, empli de nostalgie (ouvert en libre accès, au Plateau 1).

Le théâtre se transforme en tableau vivant dans lequel sont reconvoqués, sous forme d'une installation vivante, des éléments de la fameuse scénographie, habités par des interprètes et musiciens de La Mélancolie des Dragons, pièce devenue culte depuis sa création en 2008.

Le public est convié chaque soir, à observer librement ce fragment de paysage posé sur le plateau du théâtre. La forêt, enneigée et enfumée, s'observe en miniature et la performance de ses occupants aux cheveux longs, en panne dans leur voiture, se métamorphose en exposition, à moins que ce ne soit l'inverse.

« LA MELANCOLIE DES DRAGONS », CRITIQUE :

Comment parler de la beauté le jour même où une telle horreur vient d'avoir lieu ? Le choc est immense. J'ai hésité jusqu'à la dernière minute : la plupart des gens que je connais, que j'aime et que je respecte étaient déjà Place de la République, rassemblés en silence, au delà des mots d'ordres réducteurs, des slogans et récupérations de tous bords.

Je suis finalement allée au théâtre. Mais pas n'importe quel théâtre et pas n'importe comment. Je suis allée à Nanterre, au théâtre des Amandiers, qui est depuis peu la maison de création de Philippe Quesne. Je savais pertinemment que quelque chose d'autrement nécessaire s'y jouait – au delà du militantisme, de l'art engagé ou d'autres formules galvaudées, quelque chose qui a trait à la beauté et à l'intelligence d'un être ensemble. Il faut justement parler de la beauté. Il faut parler de la douceur, du flottement, de l'insistance jamais autoritaire, de la poésie toute en simplicité qui enrichissent chaque instant de cette ancienne création, plus que jamais actuelle.

La Mélancolie des dragons respire la nécessité toujours renouvelée de donner du possible, d'ouvrir des mondes, de réinventer des manières d'être au quotidien. Philippe Quesne pose un geste artistique simple et infiniment généreux : mettre à disposition tous les éléments d'une création pour que les personnes en présence, public tout autant que performers puissent participer à l'avènement des choses. Je reviendrais ailleurs de manière plus détaillée sur cette pièce qui acquiert de nouvelles résonnances du fait que Philippe Quesne ait pris en charge la direction du Théâtre des Amandiers, formidable machine de production, entre le grand plateau, ses salles et ateliers annexes, aux abords du parc de Nanterre, ouvert sur son environnement proche et rayonnant jusqu'à Paris. Gageons que ce parc désormais culte dont les sept protagonistes cherchent chaque soir le nom sur scène, oscillant de manière fertile et hautement significative entre divers intitulés tels, le parc de dragons, le parc Durer, le parc Goya, le parc AC/DC ou encore le parc Antonin Artaud, est en train de se bâtir au jour le jour, au cœur du réel, dans une belle préfiguration de rêves communs. Tout est à inventer et il est exaltant de se laisser gagner par cette dynamique, douce et néanmoins terriblement obstinée !

Les outils sont déballés un à un, dépliés patiemment, explicités : la lumière – nocturne, onirique ou rouge intense, le son, ainsi que la musique, qui remonte du rock des années 90 aux aires baroques et aux harmonies classiques, la fumée, la neige, dans une invitation lancée à chacun d'enclencher son imaginaire.

Objet d'une grande beauté plastique, *La Mélancolie des dragons* se déploie avant tout comme une invite à s'impliquer. Sur scène, Isabelle Angotti nous offre un point d'ancrage, met en partage son émerveillement enjoué, jamais niais quant aux propositions imaginées avec des bouts de ficelles, quant à la fabrique, quand aux façons presque magiques dans leur simplicité de faire advenir les choses.

Encore une fois, donner du possible, montrer qu'avec trois fois rien on peut créer, poser, en toute simplicité les conditions d'existence d'une autre manière de faire, d'une autre façon d'être ensemble. Prendre du temps, se donner de l'attention et de l'écoute, agir tout en douceur, avec énormément de respect pour l'autre.

Oui, il est plus que jamais nécessaire de considérer les choses dans leur complexité.

Smaranda Olcèse



Photos Pierre Grosbois, Martin Argyroglou

« Le Paradoxe de John » de Philippe Quesne



Philippe Quesne prolonge ses rêveries sur la place de l'art dans notre vie quotidienne avec une création pour quatre interprètes et des invités, où inventions plastiques et musicales répondent aux circonvolutions de poèmes originaux de Laura Vazquez.

Le Paradoxe de John ravive le souvenir d'une des premières pièces du metteur en scène, composant avec elle un diptyque, à 18 ans d'intervalle. En 2007, L'Effet de Serge campait un être solitaire qui, dans son appartement, organisait chaque dimanche des spectacles pour ses amis. Ses miniatures – une à trois minutes – dessinaient un imaginaire poétique et drôle mais aussi un territoire étrange où coexistaient la solitude de l'inventeur mélancolique et l'amitié de son cercle de spectateurs patients. De cette tension entre quête obsessionnelle et besoin de partage émergent aujourd'hui les pérégrinations d'un personnage affairé à l'aménagement d'une galerie d'art, entouré de ses convives. De l'effet au paradoxe, subsiste l'esprit d'un théâtre de proximité avec le public, témoin d'une composition polyphonique pour humains et non humains. Les textes de la poète et romancière Laura Vazquez en habitent le livret, prolongement évident d'une collaboration entamée avec Fantasmagoria et Le Jardin des Délices, deux pièces présentées au Festival d'Automne en 2022 et 2023.

Le Paradoxe de John

Conception, mise en scène et scénographie Philippe Quesne.

Avec (en cours) Marc Susini, Isabelle Angotti, Veronika Vasilyeva-Rije. Textes originaux Laura Vazquez. Costumes Anna Carraud. Technique et construction François Boulet, Marc Chevillon. Son Félix Perdrau. Production Alice Merer.

Production Vivarium Studio

Coproduction La Commune, centre dramatique national d'Aubervilliers; Festival d'Automne à Paris; Théâtre de la Bastille; Théâtre Garonne – Scène européenne; Maillon Théâtre de Strasbourg – Scène européenne; Maison Saint-Gervais – Genève; Kampnagel Internationale Kulturfabrik (Hambourg)

Avec le soutien de la Région Île-de-France

La compagnie Vivarium Studio est conventionnée par la Drac Île-de-France – ministère de la Culture

Le Paradoxe de John est présenté à La Commune, CDN d'Aubervilliers, dans le cadre du Pavillon théâtre Philippe Quesne

Avec le soutien de la Fondation d'entreprise Hermès

La Commune, centre dramatique national d'Aubervilliers, le Théâtre de la Bastille et le Festival d'Automne à Paris sont coproducteurs de ce spectacle et le présentent en coréalisation.

La Commune, centre dramatique national d'Aubervilliers

7 – 16 novembre 2025

Théâtre de la Bastille

26 novembre – 6 décembre 2025

Sélection Libé

Les spectacles de théâtre à ne pas manquer cet automne

(...)

«Le Paradoxe de John», de Philippe Quesne avec des textes de Laura Vazquez

Dix-huit ans après *l'Effet de Serge*, le metteur en scène se recentre à nouveau sur un homme seul (campé par Marc Susini) dans son appartement, transformé en galerie d'exposition. La musique de John Cage, la poésie de Laura Vazquez, la drôle de poésie de Quesne... une nouvelle création très attendue.

Du 7 au 16 novembre à la Commune d'Aubervilliers ; du 26 novembre au 6 décembre au théâtre de la Bastille dans le cadre du Festival d'automne ; du 22 au 25 janvier 2026 au Théâtre Garonne de Toulouse, puis à Nantes, Bordeaux...

Théâtre et danse : les 31 spectacles les plus attendus de l'automne 2025

Joël Pommerat qui interroge les liens humains dans "Les Petites Filles modernes", Vimala Pons accompagnée par Rebeka Warrior à l'Odéon, François Chaignaud en une série de spectacles... Voici notre sélection pour septembre, octobre et novembre.

Par Fabienne Pascaud, Emmanuelle Bouchez, Kilian Orain

Réservé aux abonnés 

Publié le 04 septembre 2025 à 06h30

"Le Paradoxe de John", par Philippe Quesne

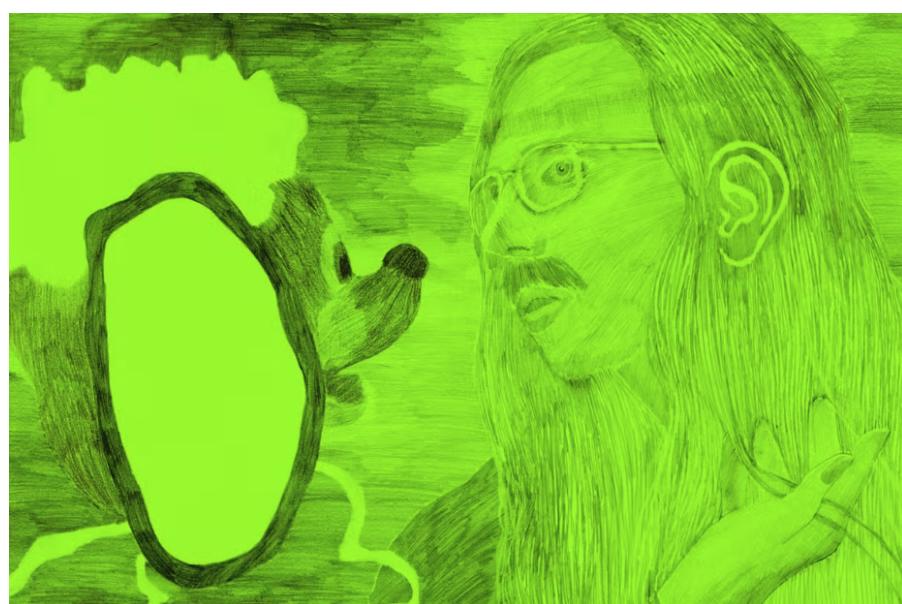


Illustration Julia Zastava

Après ses dernières créations poético-visionnaires, Philippe Quesne, 55 ans, revient à un théâtre de proximité. Et remet sur le métier un de ses premiers succès, *L'Effet de Serge* (2007), pour composer un diptyque autour de la vie dans l'art, de l'art dans la vie, et des mille routines quotidiennes. *L'Effet de Serge* contait comment Serge offrait chaque dimanche à de patients amis un petit spectacle bricolé de sa façon. Galeriste amateur, John lui succède. Philippe Quesne aime se décaler de la réalité, retrouver les plaisirs tendres des choses modestes. Nourries de Beckett comme de Perec, ses invraisemblables créations célèbrent la réconciliation de l'homme et de la nature, inventent de nouvelles façons de vivre ensemble. Humour tranquille, empathie calme : ni conflits, ni passions dans ses magiques spectacles où soufflent douceur, bienveillance, infinie poésie. — **F.P.**

Du 7 au 16 novembre, La Commune, Centre dramatique national d'Aubervilliers ; du 26 novembre au 6 décembre, Théâtre de la Bastille, Paris 11^e.

SERVICE DE PRESSE
MYRA
Yannick Dufour
yannick@myra.fr - 06 63 96 69 29

